

Libretto

BORIS PAHOR

PRINTEMPS
DIFFICILE

roman

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK-GAYE

libretto

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
MINISTÈRE DE LA CULTURE DE SLOVÉNIE

Titre original :
Spopad s Pomladjo

© Boris Pahor, 1958.

© Éditions Phébus, Paris, 1995, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0879-7

Né en 1913 à Trieste, où il vit toujours, Boris Pahor est considéré en Slovénie comme l'un des romanciers les plus importants de sa génération. En 1944, il rejoint les rangs de l'armée de libération yougoslave puis il est déporté en Alsace et en Allemagne après avoir été arrêté par la Gestapo. De sa descente aux enfers, il rapporte *Pèlerin parmi les ombres*, un témoignage bouleversant où il conjure, dans le sillage de Primo Levi et d'Imre Kertész, les spectres d'un passé innommable. Il a également consacré à sa ville natale une « Trilogie triestine » – *Printemps difficile* (1958), *Jours obscurs* (1975) et *Dans le labyrinthe* (1984) – d'inspiration autobiographique qui retrace l'histoire de la ville et de ses habitants. Écrivain slovène le plus traduit et le plus publié en France, Boris Pahor est chevalier de la Légion d'honneur depuis 2007. Il a été fait commandeur des Arts et des Lettres en 2011.

Car ces peuples ravis, étroitement ajustés et avarés de paroles, affirmaient au milieu du tumulte, avec tout le triomphe et l'injustice du bonheur, que la peste était finie et que la terreur avait fait son temps.

ALBERT CAMUS, *La Peste*

Dans la plaine hollandaise, le train filait, souple sur ses essieux ; trop souple peut-être, et d'un confort superflu pour des gens qui n'en avaient plus l'habitude et, pour la plupart, nulle possibilité de le goûter. Les vêtements rayés blanc et bleu n'allaient pas avec le velours jaune des compartiments : c'étaient des vêtements de déportés, en toile de sac, informes et immondes ; les crânes, sans un cheveu ou presque, semblaient tristement s'assortir au contraire à la pommette osseuse comme à l'orbite saillante. Quant aux housses, leur étoffe jaunâtre miroitait par endroits, donnant aux sièges à haut dossier l'allure de fauteuils encore capables de faire bonne figure dans des loges dignes et muettes qu'on aurait pu croire offertes à ces voyageurs d'un genre inhabituel. Offertes, non : prêtées plutôt, vouées à accueillir un temps les fantastiques apparitions de ces squelettes zébrés de bâtons se brisant sur les banquettes de velours, et qui les faisaient ressembler aux restes d'une tribu inconnue, exhumés de cent pieds sous terre de quelque filon de mine ou de la gueule d'un volcan éteint ; peut-être ne savait-on même pas où on les avait découverts ! Et si le train se balançait avec cette délicatesse, on pouvait certes y reconnaître de la douceur, mais aussi une envie, si discrète fût-elle, de débarrasser au plus vite ses wagons d'une cargaison impure risquant de les souiller.

Il occupait le coin côté fenêtre. D'abord, il s'était allongé, les jambes étendues sous le siège qui lui faisait face, reposant son corps étourdi par le bercement ouaté. Puis les moulins à vent réapparurent et, d'un mouvement machinal, il se carra, surpris d'apercevoir des fermes longeant la voie ferrée, comme s'il avait besoin de graver dans sa conscience, avec ferveur, l'image de ces petites maisons. En premier lieu parce que des femmes accompagnées d'enfants s'avançaient sur le seuil de leur maison entourée de verdure, agitant d'une main un mouchoir vers les voyageurs, tandis que de l'autre elles s'essuyaient les yeux ; mais aussi à cause de cette terre intacte où s'égaillaient les habitations et que le revenant observait avec une curiosité attentive et tranquille, y cherchant des traces de l'histoire des hommes, l'image de la vie que les vrais hommes avaient continué de mener pendant son absence ; il la cherchait d'un œil aussi las qu'incrédule.

Rares étaient les voyageurs qui éprouvaient l'envie de quitter leur siège et de se rendre à la fenêtre ; trop faibles, ils ne purent réagir à la nouvelle qu'on voyait des femmes hollandaises sur le pas de leur porte qu'en laissant flotter aux commissures de leur bouche un sourire fatigué qui leur donnait un air béat.

Le velours jaune des sièges perdait de son éclat à mesure que le train, de son bercement léger et régulier, continuait d'emporter les voyageurs dans la grisaille du soir. Et lui se disait qu'ils se rendaient aux bords extrêmes d'un sombre continent, sur une plage déserte où chacun se retrouverait seul face à un destin inconnu et féroce.

– Nous avons magistralement organisé le départ, murmura alors René dans l'obscurité.

– Heureusement que Jean et Marcel ont l'esprit pratique, fit observer François d'une voix où pointait, en dépit de sa tranquillité, une petite nuance de fierté.

Ils parlaient de l'évacuation d'Harzungen ; il se retrouva

au milieu d'une foule de corps décharnés, à entendre de nouveau la plainte des cages thoraciques amoncelées dans le camion, mais, plus nette encore, il revit la file de wagons qui n'en finissait pas de s'étirer et d'errer entre les deux fronts, cinq jours durant, rampant sans but, lourde de son entassement d'hommes brisés. Nécropole ambulante de corps zébrés, debout, si étroitement serrés qu'ils avaient le plus grand mal à glisser sur le sol lorsqu'ils cessaient de respirer. Caravane de la mort qui ne pouvait se comparer à nul autre voyage. Voilà pourquoi, quand les portes s'ouvrirent à la gare de Celle, on aperçut une série infinie de caissons qui étaient autant de morgues.

Le train s'arrêta ; quand Pierre se leva, il chancela un peu et dut s'appuyer à la porte du compartiment avant de la pousser.

– C'est Bruxelles, annonça-t-il.

– Bruxelles?... demanda François dans un bâillement.

Pierre était déjà dans le couloir et tirait de toutes ses forces la vitre vers le bas.

– C'est bien Bruxelles? répéta-t-il comme pour s'en convaincre.

Ils sortirent pour lui faire signe de la fenêtre du couloir ; des jeunes filles, en uniforme blanc de la Croix-Rouge, une aimable persuasion dans la voix, se dirigèrent alors vers eux avec des boissons chaudes dans des gobelets. Timides et tendres, elles semblaient ne pas vouloir les laisser perdre une seule minute avant de donner à leur corps ces soins indispensables.

La légère vapeur qui montait de leur pot diffusait dans l'atmosphère nocturne des effluves de tisane ; un souvenir de tilleul en fleur bourdonnant d'abeilles les transperça.

II

Lorsque, au centre d'accueil parisien, on les aligna sous les douches, ses pensées le ramenèrent *là-bas*, au milieu des corps desséchés et des crânes rasés, sous l'eau bouillante. Mais il repoussa ces images, car, dans les cabines voisines, les anciens prisonniers de guerre blaguaient à grand bruit. Ils n'avaient pas, à l'inverse des déportés, ces visions de mort sous la douche. Les prisonniers plaisantaient comme à l'armée, s'interpellaient par-dessus les cloisons, y grimpaient, se lavaient en menant grand vacarme, pestaient contre l'eau, riaient en chœur, tandis que l'eau clapotait comme si elle avait décidé de nettoyer l'humanité entière.

Quoique incapable de partager leur allégresse, il sourit à son tour. Quel plaisir d'entendre des voix d'hommes solides, au timbre robuste et animal, qui sortaient des plaisanteries tournant autour du sexe, ce compagnon fidèle, et, ce faisant, témoignaient de la pérennité de l'espèce humaine ! Voilà quelque chose qui n'était pas dans les cordes d'un ancien déporté. Cependant, tout blessé qu'était son corps, pour ainsi dire, il avait plaisir à sentir sur lui le jet chaud qui le ranimait tel un baume. Il avait l'impression que la douche lui permettrait de tout revoir en pensée, mais de façon plus juste, avec une sorte de détachement. De là, ils passèrent dans une pièce où on leur radiographia les poumons, puis dans une autre, aussi vaste qu'une salle de danse. Des méde-

cins y étaient dispersés aux quatre coins, ayant à côté d'eux des infirmières assises à de petites tables pour noter les indications qu'ils leur dictaient. On comptait ainsi six ou sept groupes. Et eux, nus, avançaient lentement.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il ne restait que quatre corps devant lui et que sous peu ce serait son tour; sur le coup, il fut gêné à l'idée de se présenter devant une femme, car c'était justement elle qui serait disponible pour lui. Elle était d'âge moyen et accomplissait son travail avec gravité, l'air un peu pensif. Il ne voyait pas d'inconvénient à se montrer nu devant elle. Toutefois il ressentait une humiliation inattendue à l'idée de voir son pauvre corps résumer toute l'histoire des camps, et devant une femme encore. Ce qui ne l'empêcha pas, quand il n'y eut vraiment plus personne, de se diriger vers elle le plus simplement et le plus naturellement du monde; «c'est toujours comme ça», pensa-t-il: il se cassait la tête pour des brouilles et, quand arrivait l'heure de l'action, subitement, tout devenait simple. La doctoresse était assise sur un tabouret et, telle quelle, elle avait l'air un peu insolite avec son tablier. Elle était préoccupée, mais pas à cause, semblait-il, de cette troupe d'hommes nus, non, cela devait dater d'avant son arrivée. Tout en lui soupesant les testicules, elle s'entretenait avec l'infirmière qui occupait la table à sa gauche: on aurait dit ces femmes qui chez les marchands de tissus froissent sans y penser une étoffe de soie en discutant avec une connaissance. Cette indifférence était presque offensante, mais peut-être était-elle aussi, pour l'heure, l'attitude la plus convenable. Ce qui était intéressant, c'est que l'on tâtait le sexe d'un rescapé de la mort pour décider si l'homme était encore complet. Il revit alors ces malades dans leur chambre exiguë; presque tous ces débris osseux avaient expiré la main sur leur sexe momifié. La doctoresse retira sa main, posa le stéthoscope sur sa poitrine, et ses yeux, sortant de leur rêverie, se firent maternels quand

elle entendit les petites membranes résonner du bruit de ses poumons ; elle se mit alors machinalement à dicter.

Passé la porte principale, il s'arrêta, indécis, en proie au sentiment d'être devenu trop vite un homme entre mille dans les rues de Paris. Debout sur le trottoir, il trouvait que seuls ses vêtements, qui arrêtaient les regards des passants, lui conféraient de la singularité. La Croix-Rouge ! Il s'informa auprès d'un agent de police, et s'engagea dans le labyrinthe des rues de Paris. Y avait-il meilleur endroit pour accueillir un revenant que le métro qui fonçait à travers des galeries sans fin emportant sa cohue souterraine ? L'obscurité des tunnels sous les pavés de la cité valait mieux que la palpitation de la grande ville en surface, avec ses avenues et ses boulevards. Un revenant pouvait de la sorte y prolonger son anonymat et son exil, les hommes vivants ne faisant que confirmer sa particularité enfouie. Évidemment, ses vêtements le gênaient. Et si, dans la foule compacte, on ne les remarquait pas trop, il n'en devait pas moins s'en débarrasser au plus vite. Quand le métro se vida un peu, il demanda à une jeune fille qui l'observait, debout près d'un garçon, si c'était bien là qu'il devait descendre. Elle confirma. Ensuite, elle regarda ses vêtements et voulut savoir ce que signifiait la lettre inscrite dans le triangle rouge sur sa poitrine. Il lui répondit que c'était l'initiale de sa nationalité ; elle-même était russe, lui apprit-elle en souriant. Elle ajouta que le jeune homme qui l'accompagnait était français, puis se mit à le questionner sur les camps. Il sourit à son tour : il était impossible de les décrire brièvement. Là-dessus, il marmonna des mots de russe, plus pour lui-même que pour elle. En la voyant rougir, il comprit qu'à Paris, devant une jeune fille, il valait mieux éviter les expressions russes qu'utilisait Vaska quand, ensemble, ils retiraient les morts de leur paillasse trempée. Il était content d'être obligé de descendre et de soustraire son univers à l'innocence de la jeune fille.

Les quelques voitures, place du Trocadéro, n'empêchaient certes pas de contempler le large demi-cercle des avenues qui y débouchent, artères désertées d'une Europe agonisante. Ces rares véhicules, sur le grand fleuve de goudron, avaient l'air de prendre une voie abandonnée et silencieuse qui menait au bout du monde, comme dans l'espoir de trouver sur ces routes solitaires un être vivant capable de leur expliquer le sens des cités humaines, des villes, de l'existence en un mot.

Le palais de Chaillot ressemblait aux deux ailes d'un mausolée, mais, songeant à l'embarras de la jeune fille du métro, il se dit qu'il regardait tout à travers le prisme de son propre univers : en s'empourprant, elle avait pris la couleur de l'aurore rose pastel qui avait dû accompagner la genèse du monde – une naissance si lointaine qu'elle n'avait plus de réalité. Puis Paris s'était déployé devant lui, et dans sa poitrine un muscle engourdi s'était réveillé, à la façon, probablement, d'un cœur de noyé qu'on ranime par respiration artificielle, plutôt en sommeil que vraiment arrêté. « Peut-être que nos cœurs aussi se sont seulement mis en sommeil », se dit-il en traversant la terrasse de marbre qui séparait les ailes du palais. Tout en marchant sur les dalles lisses, il se voyait, de loin, comme dans l'ocilleton d'une caméra, apparition en tenue zébrée, au beau milieu de l'esplanade, sous le soleil de mai. Il ne pouvait trouver aucun lien entre son image et le pavé étincelant, légèrement jaunâtre, et encore moins avec la ville qui s'étendait par-delà la tour Eiffel. Accoudé au parapet, il sentait qu'un jour probablement sa vue lui causerait une véritable euphorie, mais pour l'heure il était incapable de saisir le sens de cette étendue et de cette munificence. Tout semblait prêt pour l'arrivée d'hôtes nobles et brillants venant d'une contrée inconnue et qui allaient renaître dans le splendide infini des parcs, des avenues, des boulevards, des monuments et des palais. D'où sortiraient ces nouveaux habitants ? Il était bien en peine de le dire et, bien qu'il sût cet infini édifié par

des siècles d'histoire, lui, le revenant, le regardait avec une attention proche d'une froideur réticente. Aucune image de *là-bas* ne surgissait en lui, mais il lui semblait qu'à cet instant c'était le camp dans son ensemble qui regardait par ses yeux. C'est pourquoi il s'appliquait à évoquer une vision qu'il pût comparer à ce spectacle. En vain. Voilà. À Dora, il contemplait de la même façon la large voie au bas de la colline qui, entre les baraques, menait à la sortie. Sur les pentes aussi il y avait des baraques disséminées, mais en bas elles étaient bien rangées tout au long de la route jusqu'à la porte. Cette large sortie située au bout d'une large route plate soulignait davantage l'effet d'alignement, d'autant plus qu'on avait la perspective de la route qui continuait là-bas, dehors, au-delà de la porte. Des camions entraient et sortaient, une sentinelle était postée comme sous l'arc d'un pont-levis. Matin et soir, des colonnes passaient cette entrée au pas pour aller travailler et, vues de loin et d'en haut, elles ressemblaient aux longues rangées d'une infanterie d'apocalypse. Et ces colonnes de tenues rayées avançaient, large fleuve de boue grisâtre.

«Non, décidément, cette image de la colline *là-bas* n'a aucun rapport avec celle-ci», se dit-il en descendant l'escalier. Pourtant il devait bien y en avoir un.

III

De nouveaux vêtements dans sa valise râpée, tout en pensant qu'il se rend rue Léonard-de-Vinci, il arpente un trottoir un tout petit peu différent, en ce 4 mai 1945. D'abord parce que, si les gens continuent de l'observer lorsqu'il emprunte mettons l'avenue Kléber ou l'avenue Victor-Hugo, il sait maintenant qu'il porte dans sa valise un autre lui-même qu'il endossera bientôt. Mais c'est peut-être aussi à cause de Léonard de Vinci et de Victor Hugo qu'il se sent différent, car il a désormais l'impression d'avoir une route jalonnée de symboles favorables, bienveillants.

L'avenue Victor-Hugo était encore plus calme que les autres rues : aucune voiture ou presque. Le père Hugo était assis au milieu de la place, reclus dans le silence de midi et dans le grand mutisme qui s'étendait sur le monde comme sur l'océan après une furieuse tempête. Quant à la rue Léonard-de-Vinci, elle était beaucoup trop étroite pour son nom, et trop courte, avec son mur sur la droite d'où saillait la végétation, c'était plutôt une cavée qu'une rue. Presque au bout, à gauche, une large porte s'ouvrait sur une cour carrée avec un petit prolongement et des arbres dans le fond. Là, des familles étaient assises autour de longues tables avec des enfants et des jeunes gens. Ces derniers chantaient un chant de partisans et de leur chœur tonitruant montait une orgie de sons bruyants dans ce tranquille quartier de Paris. Il n'y avait dans ces voix que la

vie à l'état pur, avec peut-être en plus le rythme de pêcheurs ramant ou affalant leur voile.

– Buchenwald? demanda un jeune costaud blond quand ils eurent terminé.

– Une succursale, dit-il en essayant de sourire.

Quand on eut distribué des assiettes en aluminium et des baguettes de pain de presque un mètre de long, le cliquetis des cuillers et des fourchettes couvrit la conversation de la tablée. Au bout d'un moment, on apporta une marmite de soupe et une autre de légumes, et tous firent la queue. Tandis qu'ils savouraient leur soupe, on entendait le doux glissement des cuillers contre l'aluminium. On se serait cru attablé à une terrasse de restaurant, un dimanche, si on n'avait parlé de crématoires et de wagons à bestiaux chargés de mères et d'enfants.

Mais ici la verdure tombait du mur et le soleil illuminait une moitié des tables, emplissant les assiettes métalliques.

Il entra d'abord dans une chambre où il y avait des châlits, des baluchons et un vieil homme qui se mit à fouiller dans un petit sac à dos sur la couchette du haut, près de la fenêtre.

– Nous allons nous balader dans Paris, dit-il. Aujourd'hui, c'est notre dernier jour.

Puis il resta seul.

Le long du mur, il y avait des valises et, près des lits, des paquets de la Croix-Rouge américaine noués avec de la ficelle; et tout près de la fenêtre, une caisse assez volumineuse. Ils s'en allaient, ils rentraient chez eux. Lui était aussi froid, aussi dénué d'émotion que le constat était simple, rationnel; il était content pour eux, mais il ne désirait aller nulle part. Mija n'était plus. Et sans Mija, Trieste était une plage sans soleil, un voilier au mât brisé. C'est vrai, il aurait dû s'inquiéter du sort de ses proches; comme il se sentait injuste envers eux, il rattachait désormais l'idée de sa filiation au non-sens de la présence humaine sur terre. Comme si la sève du passé qui

coulait en lui et le reliait aux autres s'était perdue dans le sable. Son corps lui-même manifestait une telle résistance au voyage qu'il en niait l'idée avant même qu'elle eût l'occasion de naître en lui. Il aurait aimé rester couché. Couché pour un temps indéterminé, sans fin. Dans le calme plat, même s'il lui fallait continuer de rester sous une couverture râpeuse. *Là-bas*, même en dormant, il fallait demeurer sur ses gardes, debout, car la position horizontale pouvait signifier le début d'une retraite sans fin. À présent, être allongé, c'était goûter un repos sans chausse-trape, une immobilité sans limites ; et chacune de ses cellules exigeait l'éternité pour elle seule.

Une mère entra dans la chambre avec son petit garçon. C'était une femme grande, aux traits encore jeunes, à qui l'on donnait trente-cinq ans quand son visage était reposé et gai, et quarante-cinq, voire plus, quand il était soucieux et fermé. Elle s'approcha d'un lit au milieu de la chambre, sortit un peigne de son sac et emmena le petit près de la fenêtre où elle s'assit sur la caisse. Elle se mit à le coiffer.

Il se redressa et s'assit. « Le mieux serait de me changer », pensa-t-il. D'abord retirer ces bottes impossibles. Qu'est-ce qui l'avait donc poussé à les mettre ? Peut-être le désir lointain, remontant à son enfance, d'avoir les pieds dans des bottes ? À Belsen, après que les troupes anglaises les eurent libérés, un inconnu les lui avait apportées à l'infirmerie. En échange, il n'avait qu'à lui donner de la nourriture, une gamelle de soupe. « Tiens, une gamelle de soupe, lui avait-il dit, et garde tes bottes, à quoi me serviront-elles ? Je suis en train d'étouffer. » Le gars avait haussé les épaules et les avait laissées par terre.

Pour lors, il avait enfilé les chaussures militaires qu'il avait sorties de la valise et, du plat de la main, sur le lit, il lissait le costume fourni par la Croix-Rouge. Puis il contourna les châlits pour être vu de la femme.

La salle de bains est en bas, avait-elle annoncé, comme

pour le tirer d’embarras. Lui se dit qu’il n’avait fait que se chausser et qu’ainsi, en costume zébré et souliers dénoués, il ressemblait à un criminel à qui on a retiré ceinture et lacets pour l’empêcher de se pendre ou de fuir.

La salle de bains était étroite et grise et l’eau gouttait de la douche à intervalles réguliers. Il faisait froid, mais il ne pouvait aller plus vite ; il s’appuya contre la porte pour retirer d’un seul coup sa jambe du pantalon et son pied de la chaussure. Ensuite, il remit son pied dans la chaussure, enleva l’autre pied et retira la deuxième jambe de pantalon. Et il recommença pour enfiler le pantalon bleu foncé. De cette façon, il ne posait pas le pied sur le sol mouillé. « Quand on devient “un autre homme”, quelque chose d’indécis, de presque frauduleux, fait son nid en soi, se dit-il, comme chez le prisonnier qui se cache des gardiens pour préparer son évasion. »

– Et voilà, dit la femme quand il revint dans la chambre. Aujourd’hui, c’est un peu le nouvel an pour vous !

– Un nouvel an plutôt minable.

– Vous devez faire un vœu, dit-elle alors. Il se réalisera sûrement.

Il sourit, ému par le souvenir confus d’une communauté humaine, immense et variée, qui s’étirait dans le passé, saturée par les superstitions et les symboles qui l’avaient traversée.

– Où pourrais-je mettre tout ça ? marmonna-t-il à propos de ses vêtements de camp.

– Ce serait quand même bien de les garder, dit-elle au miroir.

– Si au moins j’avais une photo !

La femme se détourna de la fenêtre et s’avança au milieu de la chambre, le peigne à la main.

– Venez avec nous, dit-elle – et elle souligna son invitation en agitant son peigne.

IV

Il tenait sous le bras sa veste rayée bleu et blanc, qui portait sur la poitrine, du côté du cœur, un triangle rouge avec une lettre majuscule au milieu et un chiffre au-dessous. C'était bien une veste, mais elle était si légère qu'il croyait serrer contre lui un torchon à vaisselle.

– Lui aussi, il va se faire photographe ? demanda le petit. Hein, maman ?

– Sois sage, dit-elle.

Ils formaient une petite famille qui marchait sur une large avenue, une famille qui avait dû survivre à un déluge cosmique, car il n'y avait presque personne à l'horizon. Seules quelques automobiles circulaient tristement comme à la recherche des survivants.

Le gamin sautillait à la gauche de sa mère et lui se tenait à droite ; comme ça, au milieu, elle faisait le lien entre deux mondes. Comme pour équilibrer la balance. « La balance penche franchement de mon côté, se dit-il, car de l'autre côté elle est presque vide à cause du sautellement du gamin. La gaieté des enfants ramènera peut-être l'aurore sur le monde » ; il lui fallait donc se débarrasser de ces vêtements.

– Nous y sommes presque, annonça la femme.

L'avenue Foch était bordée de végétation sur ses deux côtés, à l'image d'un fleuve limpide qui coule à travers bois. Et le bois devait être tout proche. Peut-être était-ce le bois de

Boulogne? Mais il ne vit qu'une jeep de l'armée qui passa comme l'éclair sur le fleuve goudronné et qui semblait filer d'un désert à l'autre. Décidément, les routes couraient autour d'un globe terrestre, semblable à un crâne, dont toute la terre fertile se serait détachée. «La nature seule peut encore reconforter les hommes», pensa-t-il alors que, devant lui, la végétation se faisait plus épaisse. C'était bien l'orée d'un bois. De la musique s'en échappait.

– Maman! s'exclama le petit en la tirant par la main, maman!

Il lui sembla qu'en lui aussi vibrait une corde étouffée depuis longtemps. Peut-être était-il possible, grâce à la musique, de recoller les morceaux cassés et dispersés de l'humanité. Qui sait, oui, peut-être, bien que la mort, elle aussi, plaçât son orchestre à l'entrée pour ranimer la cadence quand les colonnes partaient au travail ou en revenaient. Peut-être bien. Les hommes sont capables de tout; de cette musique *là-bas*, de ce rythme comme de ces accords ici dans le bois. En traversant la rue, il vit qu'ils étaient à Luna Park et qu'il y avait des baraques entre les arbres. Ici elles étaient joyeuses, elles abritaient des tombolas, des clowns en chiffon, et un manège tournait comme le *perpetuum mobile* de la pensée antique. Voilà. Luna Park. Et là-bas, Buchenwald. Deux stations sur la voie humaine. Il y en a d'autres, évidemment. La seule question est de savoir pour laquelle on a un billet. Il s'arrêta.

– C'est ici que se trouve votre photographe?

– Mais vous n'allez pas sur les manèges! protesta-t-elle.

Et ils passèrent devant des baraques de tir. «C'est vrai, un photographe est un photographe, admit-il. Et les fusils des fusils. À ceci près qu'ici on vise des cibles en plâtre. Et les cibles rondes et blanches qui volent en éclats comme autant d'étoiles. Pour l'heure, les fusils sont bien rangés dans la baraque, crosse contre crosse, ainsi que des armes anciennes

dans un musée. C'est mieux ainsi, car c'est le mois de mai, à Paris, et ce sera bientôt la fin de la guerre.»

– Maman, s'écria le petit. Regarde là-bas!

– C'est son avion, expliqua-t-elle.

Ils s'arrêtèrent devant une estrade en bois; il aurait voulu demander pardon à la veste rayée, mais la musique grondait et de l'autre côté des baraques un manège tournait. « Peut-être l'homme est-il tantôt un désert, tantôt une nouvelle musique émergeant tel un palmier au milieu de ce désert, se dit-il; aujourd'hui, il est pétrifié dans la mort; demain, sur un rythme entraînant, il tentera une nouvelle fois ses premiers pas comme un ours maladroit.»

Il monta sur l'estrade, il fallait faire vite ce qui devait être fait.

Des mères et leurs enfants se pressaient devant la caisse. Une femme corpulente qui portait des boucles d'oreilles pendantes encaissait rapidement l'argent et donnait des billets.

Tout en distribuant ses billets, elle lui demanda :

– Et vous, *monsieur*^{*1}?

Elle n'attendit pas la réponse.

– Et vous, *madame*^{*}?

– Neuf, dit la dame.

Alors il dit :

– Pour moi aussi, neuf!

– Neuf pour vous? demanda-t-elle à la dame – et elle ajouta : Ne perdons pas de temps, *monsieur*^{*}.

– Oui, dit la dame.

– Ne perdons pas de temps, *monsieur*^{*}, répéta-t-elle en prenant l'argent.

Maintenant il avait son billet. Il entendit le petit qui se plaignait, en bas : « Quand est-ce que j'irai moi, hein, maman? »

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Mais le photographe en tablier noir qui plaçait rapidement les enfants sur l'avion et allumait les projecteurs en appuyant sur un bouton, maintenant, comme un fait exprès, hésitait.

– Écartez l'avion, lui dit-il.

– L'écarter ?

L'homme le regardait, ahuri. Il avait la tête un peu penchée sur le côté et ses paupières bordées de rouge lui donnaient l'air d'être soudain tombé malade pour cause d'offense inattendue.

– Comment ?

Alors, il prit peur.

– *Madame**, *monsieur** ne veut pas de l'avion ! s'exclama-t-il. *Madame** !

Devant la grosse dame, les mères se bousculaient pour acheter à leurs enfants un billet pour cet avion dont lui ne voulait pas et qui allait s'envoler d'un instant à l'autre.

– *Madame**, dit encore l'homme à la grosse femme.

– Qu'y a-t-il ? – et en même temps, elle demandait à une dame : Neuf, n'est-ce pas ?

– Il ne veut pas de l'avion, dit le photographe.

– Ne perdons pas de temps, marmonna-t-elle pour elle-même. Et vous, *madame** ?

Alors il se décida, retira sa nouvelle veste pour enfile la rayée.

– Il ne veut pas de l'avion, protesta l'homme.

– Enlevez-le donc, cria alors la grosse femme derrière la masse des mères et des enfants.

L'homme en tablier noir haussa les épaules et, perplexe, revint vers l'avion.

– Ne perdons pas de temps, *monsieur**, dit-elle encore comme si elle répondait d'un ton pensif et protecteur à ses pensées.

L'homme écarta l'avion et son siège cloué à l'arrière, ce qui donna alors l'illusion que les enfants volaient.

« Son temps est précieux », se dit-il à propos de la femme – il portait maintenant sa veste rayée –, bien sûr, maintenant le temps s'est remis en marche, il a repris sa course. Mais peut-être avait-il toujours filé ici pendant leur absence.

– Voilà qui est fait, dit cordialement la femme en revenant avec le petit. N'est-ce pas ?

Un tango haletait quelque part, probablement près d'un manège, et l'on pouvait croire que son rythme devait aider quelqu'un à soulever un rocher très lourd. Depuis combien de siècles n'avait-il pas entendu cette musique ? Pourtant, on aurait dit qu'elle n'avait jamais cessé et qu'en elle se trouvaient réunis la promenade à trois d'autrefois avec Mija et Jadranka sur la côte occupée de Trieste, les tas d'ossements et les bombardiers, les clowns et l'avion en carton dans lequel les gamins s'asseyaient, les pendus dans le tunnel de Dora et le manège dont les nacelles se déployaient tels les pétales d'une marguerite géante. C'était la musique triomphante d'une grande farce où ceux qui pleurent paient les billets de ceux qui s'amusent.

– Regarde, maman, regarde !

Le petit la tirait par la manche.

– J'aurais peut-être mieux fait de m'asseoir dans l'avion, dit-il.

– Sois sage.

Elle réprimandait le petit comme si elle ne l'avait pas entendu.

– Vous vous rendez compte ? Maigre, chauve, et dans cette veste de bagnard.

– Ne soyez pas comme ça, dit-elle tout bas.

– Sous la photo, j'aurais pu écrire ensuite : « Le condamné volant. »

– Ce n'est pas bien d'être aussi aigri, dit-elle d'une voix profonde qui semblait dominer une tristesse inattendue.

– Regarde, maman ! – il tirait sa main par saccades. Regarde là-bas !

– Maintenant, une nouvelle vie va commencer, dit-elle sans le regarder.

Debout devant une baraque, ils ressemblaient à deux parents en pleine conversation sérieuse dérangés par leur fils. Il regrettait d’avoir été aussi sarcastique alors qu’elle était bonne avec lui, qu’elle l’avait, dans un élan de sympathie, invité à venir chez ce photographe.

– Regarde! l’interpella de nouveau le gamin.

Dans une baraque en bois, des têtes en carton étaient alignées sur une longue étagère. Des grosses et des petites. Bien alignées : Mussolini, Goering, Hitler, Ciano, etc.

Hitler avait même des moustaches, en carton évidemment. Le jeu est très simple : une jeune fille vous donne cinq balles de chiffon et vous, vous devez frapper la tête pour la faire tomber de l’étagère. Alors la tête chancelle comme si son cou se brisait. Et il n’y a plus de Mussolini. Il n’y a plus d’Hitler.

– Qu’est-ce qu’on n’invente pas ! dit la femme d’une voix réconfortée, comme réjouie que cela pût le rasséréner.

Car la chose avait beau être stupide, on était reconnaissant au marchand d’avoir su tirer une miette d’humour de tout cela.

L’enfant aussi sourit et ses lèvres prirent la forme d’un papillon.

Ensuite, la jeune fille, derrière les étagères, releva les têtes. L’une après l’autre, bien dans l’ordre, la grosse, la balourde et celle d’Hitler avec ses petites moustaches en carton brun.

– Comment les têtes sont-elles remontées, dis, maman ?

Elle se taisait ; il se dit que c’était une femme sensible, qu’elle était solide et simple comme lui ne saurait l’être avant longtemps.

Puis le petit se souvint :

– Dis, maman, pourquoi n’a-t-il pas voulu se faire photographe avec l’avion ?

Après un long parcours, l'ambulance s'arrêta devant un bâtiment entouré d'un parc boisé et, en descendant, il vit le gardien fermer le grand portail de fer forgé. Puis un bâtiment gris, avec à l'entrée un escalier peu élevé mais large ; autrefois on appelait « château » ce genre de bâtiment. « C'est là que doivent se trouver les bureaux », se dit-il à l'arrivée d'un employé en blouse grise qui l'emmena par une allée goudronnée entre les arbres, au milieu de l'herbe courte et des fleurs. La chambre où il l'accompagna comptait six lits, mais, hormis le sien, les autres, sous les couvertures blanches, étaient vides.

Ainsi débuta son repos ; il fut seulement interrompu le matin par une infirmière qui déposa un potage sur la table de chevet en fer-blanc et l'après-midi par une autre qui apporta le thermomètre. Puis par le médecin, une femme d'un certain âge à la gentillesse un peu rude. Elle comprit qu'il n'avait pas envie de parler ; et lorsqu'elle s'en alla, il lui fut vraiment reconnaissant d'avoir fait si vite. Il n'était pas fatigué. Il voulait fermer les yeux et ne penser à rien. Ne voir personne, ne répondre à personne. Il y avait trois lits contre le mur d'en face, trois de son côté et il s'était allongé sur celui du milieu pour n'être ni trop près ni trop loin de la fenêtre. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais été allongé ainsi, seul, et l'impossibilité dans laquelle il était de comparer fit naître

en lui un sentiment vague d'abandon. Nulle part il n'avait sa place. Il avait beau persister en lui, le monde des camps était une plaine infinie, lointaine, brumeuse, et l'ancien monde des humains, distant et fermé. Cette impression d'absolue solitude était de temps à autre troublée par la claire certitude d'un dégât irréparable, d'une perte définitive et totale ; mais ce souffle de mort cosmique perdait pratiquement toute son horreur face à son corps exténué. Comme si cette atmosphère de néant généralisé aggravait sa fatigue tout en l'enveloppant d'une paix sans voix, éternelle.

Seule le gênait la perspective de changer de chambre après les examens ; mais ce n'était ni pour aujourd'hui ni même sans doute pour demain. Il pensait qu'il parviendrait à se reprendre et à mettre de l'ordre dans ses idées, à leur trouver un sens véritable, s'il avait à lui toute la nuit plus la journée du lendemain. En même temps, il se rendait compte que désormais il ne devait plus désirer ne serait-ce qu'une nuit ou qu'une journée, car, pour se défendre dans ce monde perdu, il recourait au même moyen inconscient que jadis, quand le convoi de wagons à bestiaux avait quitté la gare marchande de Trieste et où, étendu sur le plancher, il avait tenté de replier le plus possible ses jambes afin de les recouvrir de son manteau. Comme tout cela était loin ! Pourtant aujourd'hui encore il se rappelait avec quelle force il avait espéré que le tissu de son épais manteau noir s'élargirait et s'allongerait dès lors qu'il avait compris que son corps ne pouvait se serrer ni se comprimer davantage ; finalement, ses jambes étaient devenues des terminaisons raidies dont l'engourdissement avait peu à peu gagné le haut du corps. Mais il avait senti que, si sa pensée se fixait sur ses chevilles et sur la plante de ses pieds, il serait moins en danger, de même que s'il se représentait clairement la manière dont son corps était allongé de tout son long sur le plancher du wagon à bestiaux. Pourtant, lorsqu'il pensait au wagon, le paysage enneigé qu'ils avaient

traversé s'insinuait en lui tout autrement. Le froid ne passait pas seulement par les fissures : les parois du wagon, pour moitié en fer, pour moitié en bois, en étaient saturées. Glacées aussi les roues qui cognaient contre les joints. De même, les rails d'acier étaient les vecteurs horizontaux du froid. Et le métal distillait son poison glacé dans l'atmosphère désolée. Les corps accroupis ou allongés dans les énormes caisses étaient des objets qui ne donneraient bientôt plus signe de vie. C'est pourquoi il avait, une fois de plus, aspiré en lui sa pensée, l'avait limitée à son corps, puis il l'avait plus encore cachée en son for intérieur afin de la tenir le plus loin possible de l'extrémité de ses membres, là où le vent des neiges bavaroises pouvait l'atteindre. Au dehors, c'était la nuit et depuis longtemps déjà ils avaient laissé derrière eux la gare et le halètement des locomotives soumis aux coups réguliers de la sonnerie électrique qui, avec une longueur infinie, annonçait une nouvelle arrivée. Les quelques voix qui, auparavant, demandaient le nom des gares avaient fini par se taire. L'obscurité avait également absorbé les jurons étouffés. Même les braises ténues qui çà et là rougeoyaient comme des lucioles attachées à une cordelette s'étaient éteintes. Mais lui, bien qu'elles fussent évanouies, les percevait toujours.

Pendant un moment, elles avaient été une sorte de compagnes visibles de la source de chaleur qu'il sentait en lui, puis l'image de Mija leur avait succédé. Car c'étaient les siennes, ces cigarettes qui, dans le wagon glacé, évoquaient un souvenir de chaleur. Et la réserve avait beau s'épuiser peu à peu, un brin de satisfaction, une vapeur tiède, l'avait envahi à l'idée que Mija, de loin, étendait sa main bienveillante sur leurs ténèbres glacées. Alors, il s'était souvenu de la vague de chaleur que sa main avait fait déferler sur sa poitrine : à la fois caresse, fragment de rituel amoureux et affection d'une mère pour l'homme menacé. Il s'était abandonné à sa douceur comme si le bouclier souple et miraculeux de ses mains

allait le protéger de la nuit froide ; en même temps et bien qu'il fût assailli par la désolation ambiante, sa proximité le reliait à la source de sa vie enfouie quelque part dans le sein de sa terre natale. Néanmoins, il avait peu à peu renoncé à penser à Mija de peur de voir son image ainsi exposée se pétrifier dans le froid. Il avait préféré la laisser s'enfoncer en lui profondément, en silence, aussi présente qu'un second cœur près du sien, un cœur encore plus silencieux, donc moins vulnérable. Il avait aussi eu des doutes sur le sort que lui réservait la Gestapo, mais, à ce moment-là, sa situation sans issue se confondait avec sa route sans but. Le couvre-feu avait déposé son ombre sur leur amour puis, comme un souffle destructeur, il avait anéanti leur corps et leur âme. Dans un ultime effort de volonté, il avait écarté Mija de ses pensées pour la protéger de la paralysie qui n'en finissait pas de monter de ces gourdins inertes qu'étaient devenues ses jambes. Il s'était transporté en pensée au temps d'avant Mija, sous le doux climat du lac de Garde, qui n'avait cependant pas réussi à rivaliser avec l'hiver de la campagne allemande. Et ce d'autant moins qu'il avait aperçu des sommets enneigés au-dessus des eaux ébouriffées du lac. Il s'était alors imaginé au bas de la botte italienne puis sur la côte sicilienne, et avait sauté sur les sables de Libye. Il avait découvert le plateau de Garjan, la poussière jaune, le poste pierreux au pied duquel, dans la vallée, s'étendait le désert tunisien. Et il s'était revu ouvrant avec précaution ses lèvres sèches pour éviter d'en faire craquer la peau rosie, transformées qu'elles étaient par la chaleur et le sirocco en une seule plaie squameuse que le vent brûlait plus profondément encore quand il les humectait d'eau tiède. Un litre d'eau par jour. Heureusement, pour eux bien sûr, que la France s'était rendue rapidement, et qu'on ne les avait pas laissés là. Par la suite, ils avaient planté leurs tentes sous des palmiers non loin de la plage. Évidemment, le sable doré chauffé à blanc brûlait comme s'il y avait une four-

naise au-dessous et, quand les feux de l'après-midi tapaient trop fort sur les tentes, desséchant sauvagement la mer de sable, ils se précipitaient dans les vagues de la Méditerranée pour se soustraire aux flammes du Sahara.

Là, dans ce wagon, il lui avait alors semblé qu'il allait d'un instant à l'autre enfouir dans le grain soyeux du sable qui s'ouvrirait sous son pas ces bâtons gelés qui lui servaient de pieds. L'espace d'un instant, il avait vu aussi la farine de maïs que sa mère, lorsqu'il était enfant, réchauffait à la poêle puis versait dans un petit sachet qu'elle posait à l'endroit transi et douloureux. La vision avait rapidement disparu et il s'était rendu compte que ses extrémités dépassaient du manteau comme si elles avaient été sans chaussures. Et nues. Il s'était efforcé de revenir sous la tente dans le désert, il avait tenté de déchiffrer la lettre de Verenka, essayé de revoir les cartes postales que ses trois compagnons avaient fixées sur la toile de tente, au-dessus de leur tête. Pourtant les deux tronçons raidis au bout de son corps rétracté continuaient de s'alourdir ; il se sentait attiré vers le bas, il allait traverser le plancher du wagon, glisser jusqu'au métal des roues, jusqu'à l'acier des rails ! Il avait une fois de plus tenté de se recroqueviller tout en se disant qu'il pourrait sortir de sa valise ses maillots de laine et s'en couvrir les pieds. Mais en pensant aux mains tendres qui avaient choisi et plié avec tant de soin son linge, l'idée lui avait paru blasphématoire. Mieux valait s'efforcer de supporter les attaques toujours plus rudes du froid que de porter une main sacrilège sur ces choses précieuses. Ce voyage se terminerait bien quelque part, bientôt poindrait le deuxième matin depuis leur départ de la gare de Trieste. Et de fait, dans la pénombre matinale d'un paysage désolé, le convoi s'était arrêté sur une voie de bifurcation. On les avait fait marcher dans la neige et l'on entendait de nouveau crier les oiseaux de proie, plus excités que dans les rues de Trieste ; malgré tout, eux, ils se consolait à l'idée qu'ils étaient

capables de se remettre à avancer. Ils avaient une démarche d'invalides qui auraient eu des prothèses jusqu'aux genoux, mais le mouvement du corps était un indice de vie et, avec ces valises et ces baluchons, le cortège avait l'illusion fugitive d'être une procession de pèlerins en quête de soutien et de protection. Par-ci par-là, dans les rangs, quelqu'un avançait sans bagages, mains dans les poches, et il était plus qu'un malheureux captif solitaire : il était un symbole, le symbole de tous ces gens perdus sur une terre sauvage et stérile noyée sous les cris aigus et glacés des rapaces effrayés.

Il repoussait ces images de toutes ses forces, bien conscient à la fois d'en être entièrement fait : oui, c'était en elles qu'il se reposerait, en elles qu'il se perdrait.

VI

Les jours suivants se distinguèrent à peine les uns des autres, car son alitement était une sorte de pérennité faite à moitié de conscience, à moitié de torpeur. Chaque jour, on lisait dans les journaux des nouvelles de Trieste, mais l'euphorie qu'il avait ressentie en apprenant chez le coiffeur, à Lille, la libération de la ville était peu à peu retombée. C'était comme la fin d'une utopie, surtout depuis qu'il avait compris que le sort de Trieste dépendait des relations entre l'Est et l'Ouest. Les titres et les cartes qui accompagnaient les reportages soulignaient unanimes qu'on avait affaire à l'un des points névralgiques qui gênaient l'avènement d'une paix véritable. Il se trouvait que les gouvernants, malgré la réalité des crématoires, n'étaient pas mûrs pour une sagesse nouvelle, plus profonde, et que, ayant oublié les tonnes de cendres européennes, ils recouraient de plus belle aux voies traditionnelles pour assurer leur suprématie et leur sphère d'influence. Le conflit dont sa ville était l'enjeu prouvait clairement à ses yeux combien étaient dérisoires tous ses rêves de renaissance de l'espèce humaine. Il associait la fin tragique de Mija à l'image de sa ville natale. Même réalité, même perte irréparable. Tout était loin, comme si ne restait qu'un pâle reflet de la contrée et des gens qu'il ne pouvait atteindre faute d'en trouver la moindre trace.

Mija.

Désormais, elle était en lui comme le monde dont il revenait, aussi réel qu'enfoui au tréfonds, allez savoir où, et se manifestant toujours au moment où on ne l'appelait pas. Une réalité à éclipses, mais qui resurgissait quand il s'y attendait le moins. Tout à fait Mija. Elle était en lui une sorte d'absence, de vide, de gouffre qu'il tentait en vain d'enjamber, mais en même temps la source cachée de sa persévérance irrationnelle, de son espérance instinctive. Et chaque fois qu'il se rappelait les prédictions de Mija sur le destin qui lui serait favorable quand elle ne serait plus là, la pensée de son départ irrémédiable s'accompagnait d'une révélation : oui, la mort avait réussi, à l'instar de l'acide sulfurique sur une plaque de plomb, à ronger son être. Son potentiel de richesses avait été englouti avec ses faiblesses et ses défauts. Et Mija était le don qu'il avait perdu, pratiquement avant de l'avoir trouvé, en ces journées tourmentées à Trieste.

Mais, de temps à autre, quand il constatait que le monde des hommes se rapprochait de lui, il sentait alors que Mija était avec lui. Par exemple à la mi-juin, lorsque, au lieu de rester toute la journée sous ses draps, il s'allongeait sur le lit refait, le couvre-lit blanc tiré jusqu'à la taille. Ou bien dans ses séances de chaise longue sur la terrasse où s'ouvrait l'infirmerie. Mija le rejoignait alors en cachette et souriait à cause de la vieille doctoresse qui, quand elle était seule, ne cessait de maugréer, marchait en claquant violemment des talons sur le sol et, au beau milieu de l'examen des radios, demandait soudain de sa voix bourrue : « Vous avez des allumettes, monsieur Suban ? » Bien sûr, elle pouvait aussi l'interpeller dans sa chambre, mais c'était seulement de sa chaise en osier sur la terrasse qu'il voyait les récipients de verre, les canules pour le pneumothorax et le cadre au verre laiteux, lumineux, où elle posait les radios. C'était plus agréable, ô combien, d'être étendu sur la chaise longue parce que les branches d'un énorme marronnier touchaient

presque la rambarde ; et puis la terrasse, qui n'avait qu'une chaise longue et demie de large, ressemblait à une étroite chambre en pleine verdure. Si seulement il n'y avait pas eu cette porte, toujours ouverte ou du moins entrebâillée, et d'où l'on entendait la voix stridente du médecin expliquer quelque chose à un malade ! Même quand elle était de bonne humeur, elle était bourrue. Tout portait à croire qu'elle voulait prouver aux officiers malades que c'était elle désormais qui commandait et elle donnait l'impression de n'attendre qu'une objection pour pouvoir se fâcher même si, l'instant d'après, elle s'informait des potins. Elle était nerveuse et la plupart du temps essouffée ; elle avait dû être très belle dans sa jeunesse. Sous sa blouse blanche, le corps était resté svelte et élancé et, de dos, si l'on ne voyait pas ses rides, à en juger par sa seule silhouette ou ses jambes, on lui aurait plutôt donné trente ans que soixante, en dépit de cheveux gris mais épais, presque une crinière, évoquant d'ailleurs plus l'opulence que la vieillesse.

Il observait avec les yeux de Mija cette femme âgée qui ne voulait pas être *Madame**. Elle affirmait qu'elle était médecin et qu'en tant que médecin elle n'était ni homme ni femme, qu'elle n'avait pas de sexe. Cette résistance à se faire appeler *madame** était néanmoins la preuve qu'elle aurait par-dessus tout préféré appartenir au sexe masculin : non seulement elle ne voulait pas être *madame**, mais encore elle ne voulait pas être une « doctoresse » ; un docteur, point final. Sa raideur, ses cheveux rappelaient Leif, même si Leif était plus grand et avait les cheveux plus blancs. Quand, à Natzweiler, en tenue rayée, il montait les escaliers du camp, malgré le stéthoscope qui brillait sur sa poitrine, il ressemblait plus à un capitaine norvégien qu'à un médecin. Toujours droit et digne, bien que faisant partie des déportés qui avaient dans le dos deux majuscules rouges, N. N., *Nacht und Nebel*. Nuit et brouillard. Ce qui signifiait que leur agonie emprunterait

une route à travers la nuit et le brouillard pour finir en fumée par la cheminée du crématoire.

Étendu dans une douce chaleur, il se disait que toutes ces images deviendraient peu à peu des symboles ; il sentait que ce passé devait mourir, mais il se demandait quel sens pourrait avoir l'avenir d'un pareil passé. À vrai dire, pensait-il, la seule chose à faire serait peut-être de vacciner les enfants, de la même façon qu'on les protège de la variole et de la diphtérie, contre la cruauté. Il faudrait probablement le faire tôt, dès la naissance, une injection, directement dans le cœur, comme Leif à l'époque.

Non, cette doctoresse n'avait rien du calme froid de Leif. D'ordinaire, elle claquait la porte de l'infirmierie puis on entendait sa voix tranchante et ses talons frapper avec force et éloquence le sol du couloir. À ce moment-là, les radios étaient toutes rangées, elle ne pouvait pas toujours ronchonner uniquement à leur propos ; alors elle allumait une cigarette dans le couloir, s'arrêtait à la porte d'une chambre et s'emportait contre un malade qui se couchait tard. Elle faisait celle qui ne prêtait pas attention à ses raisons et en appelait à la radio de ses poumons qu'elle détenait dans son dossier ; bien sûr, elle aimait aussi recueillir quelque nouvelle encore bien fraîche. Ce qui, au lieu d'apaiser sa curiosité, l'excitait encore plus. Elle accrochait au passage Mlle Ribau, l'infirmière en chef qui traversait le couloir et lui expliquait avec empressement la chose comme s'il s'agissait d'une affaire professionnelle. « Est-ce que vous saviez, mademoiselle Ribau, que M. Richard s'est fiancé ? Vous vous rendez compte ! »

Avec ses malades, elle se sentait dans son élément ; en effet dans son pavillon, on soignait d'anciens prisonniers de guerre, mais uniquement des officiers. Et d'anciens déportés, tous des intellectuels. Elle ne s'en cachait pas. Elle le soulignait même à la première occasion. De même qu'elle soulignait son désaccord avec les rouges ; elle en parlait sur le

ton qu'elle aurait pris pour parler d'une tuberculose, qu'on pouvait photographier sur de grandes feuilles de celluloid, mais dont personne n'était encore capable de venir à bout.

Néanmoins, elle s'entendait fort bien avec Nalecki, tout communiste qu'il se proclamait; ils étaient même grands amis. C'est vrai, le lieutenant Nalecki était un Polonais qui avait rejoint la résistance française, et on pardonne plus facilement à un étranger qu'à un compatriote. Nalecki d'autre part était avocat, il était intelligent, cultivé, spirituel et elle avouait ne pas être à la hauteur. De plus, il avait des manières aimables. Et Mlle Chatain, la secrétaire, en dépit de sa piété et de ses trente-cinq ans, aimait beaucoup voir le lieutenant Nalecki. La doctoresse tenait donc ce penchant pour la conséquence d'une sorte de lien familial. Bien sûr, Mlle Chatain espérait secrètement convertir le lieutenant; pas en luttant ouvertement, non; en se dévouant patiemment; et c'était pour la doctoresse une mine inépuisable d'hypothèses et de conseils, de remontrances et de jalousie sénile. Car rien n'était moins sûr que la conversion du lieutenant Nalecki par Mlle Chatain, mais tout œil un tant soit peu avisé pouvait remarquer qu'en quittant la chambre du lieutenant Mlle Chatain avait bien souvent les joues en feu et qu'elle était aussi, de façon à peine perceptible évidemment, décoiffée.

VII

Lorsqu'il en eut assez de rester allongé, aussi immobile qu'un noyé rejeté par l'eau sur les galets, il fit à son tour une visite au lieutenant. Ou plutôt, il rendait la politesse, Nalecki étant venu le voir le premier à l'époque où il ne quittait pour ainsi dire pas sa chambre. Le lieutenant, de taille moyenne, l'air un peu las, avait dans ses mouvements quelque chose de circonspect. Il avait le front haut, les pommettes saillantes, le souffle court. Comme bon nombre de Polonais, il était fondamentalement inquiet, presque trop, même si son esprit sympathique et mordant le rendait maître en pirouette. Plus encore que son atavisme, d'autres raisons nourrissaient cette inquiétude : années de fuite, foule de métiers exercés pour survivre et terminer ses études de droit après qu'il eut quitté la Pologne, avant la guerre ; là-dessus, les partisans, la tuberculose, une femme qui n'était pas revenue des camps allemands et qui, si elle avait dû en revenir, serait déjà là. Il parlait d'une voix tranchante mais agréable, saccadée, parfois rauque, ses poumons modulant au fur et à mesure une élocution aussi vive qu'infatigable. Il était assis dans son lit, couvert d'un drap jusqu'à la taille, un oreiller derrière le dos. Le drap était jonché de toutes sortes de journaux. À côté du lit, contre le mur, il y avait des étagères pleines de livres, car il était là depuis l'époque de l'occupation allemande ; on l'avait amené ici et introduit en cachette dans

le sanatorium. Il était temps. Son poumon gauche était terriblement endommagé et l'air injecté avait comprimé son cœur; on pouvait craindre que son poumon droit ne subît bientôt le même sort.

– Je sais pourquoi vous êtes venu, dit-il en posant son journal.

– Excusez-moi, mais moi, je ne m'y retrouve pas.

Nalecki reprit son journal et l'agita bruyamment, comme s'il ressentait le besoin d'une présence qui serait un médiateur entre eux.

– Vous avez lu le discours de Churchill? demanda-t-il avant d'enchaîner: Les gens se trompent fort s'ils pensent que la mention « Danger rouge » n'est qu'une bouffonnerie politique, ainsi que le *News Chronicle* aime à s'en persuader. Nous ne devons pas oublier que l'Angleterre et ensuite l'Amérique ont combattu l'Allemagne parce qu'elles y ont été contraintes; maintenant que l'industrie allemande est matée pour un certain temps, il est naturel que le socialisme redevienne leur plus grand ennemi. C'est clair comme le jour.

– Je comprends, fit Radko. Pourtant est-il possible que nous devions, après ce que le monde a vécu, recommencer tout, aussi bêtement, de zéro?

– Vous le voyez, c'est possible, dit Nalecki avec un sourire mi-amer, mi-moqueur. D'un autre côté, on ne peut pas en vouloir vraiment à l'Ouest, car, de Vladivostok à Trieste, il n'y a plus qu'un seul pouvoir ininterrompu.

– À vrai dire, Trieste est maintenant aux mains de l'Ouest.

– Oui, mais la frontière est pour ainsi dire à la limite des faubourgs de la ville.

Il jeta un coup d'œil à Radko Suban et son sourire ironique disparut.

– Vous êtes très déçu? demanda-t-il sérieusement.

– Pour parler franchement, pas tellement pour Trieste,

mais, quand je pense aux villages de la côte qui sont tous slovènes, je suis hors de moi.

– D’après ce qu’on écrit, à Trieste, la plupart des gens parlent italien.

– Oui, mais si on donne Trieste à l’Italie, il faudra aussi lui donner les villages slovènes. Sinon Rome ne serait rattachée à Trieste que par la mer.

– Trieste est tout de même le port de l’Europe centrale, dit Nalecki en reposant le quotidien sur sa couverture. Si la Yougoslavie n’était pas du côté soviétique, les choses se passeraient sans doute autrement.

– Vous croyez ?

– Très certainement. Car l’Ouest n’aurait pas peur de la présence soviétique aux portes de l’Adriatique !

En partant, il se dit que les yeux de Nalecki brillaient de satisfaction devant sa logique implacable. Pourtant il lui plaisait, c’était indéniable, car, bien qu’idéologiquement du côté soviétique, sa raison de Polonais ne refusait pas la vérité lorsqu’elle croyait la reconnaître. Évidemment, Nalecki non plus ne pouvait pas savoir quel aurait été le sort de Trieste si les choses s’étaient passées autrement, mais, quant à lui, il aurait vraiment préféré voir Trieste devenir une ville libre, uniquement pour que les villages slovènes fussent sous pouvoir slovène. Il ne pouvait les imaginer encore une fois aliénés à l’étranger. Autant dire que le monde se moquait des morts et de leurs cendres.

Tout cela expliquait pourquoi il continuait à marcher avec obstination dans la forêt, notamment à la tombée de la nuit, après le dîner, lorsque, insensiblement, la forêt devenait impersonnelle. Il se rendait compte que c’était presque l’équivalent d’une fuite mais quoi ! puisque son passé continuait à l’exiger... Car dans la forêt, là où la parole de l’homme n’existait pas, la réalité de la destruction gardait sa valeur et le revenant conservait ses images intactes. Entre les arbres, il

y avait bien les pavillons blancs, mais ils étaient éloignés les uns des autres et, malgré leur présence, on trouvait encore assez de forêt libre pour y cacher ses pensées comme une bête féroce le fait de sa proie. Bien entendu, ses pensées étaient les mêmes que dans la journée. Mais le jour il faut fermer les yeux pour les arracher à l'assaut de la chaleur blanche et de la lumière ardente alors qu'à la tombée de la nuit les idées se mêlent au crépuscule froid et à l'humidité de l'herbe. « Car, si l'homme est enfant de la nature, se dit-il, celui qui cherche un remède ne peut que se réfugier en elle, le mieux étant de ne pas la chercher directement, mais de s'abandonner simplement, confiant, à ses bras maternels. » À plus forte raison lui, le revenant, qui s'abrite dans l'immense nuit boisée en espérant que le silence sans fin absorbera la mort illimitée qu'il porte en lui. Ah ! qu'il s'en charge et lui donne une épaisseur, pour qu'elle s'échappe tout entière, qu'il puisse tranquillement l'observer une fois dehors, même si, un peu radoucie, elle demeure en lui. Il vivait à la façon d'une créature qui ne fréquenterait les humains qu'en plein jour et qui le soir, prudente, discrète, se retirerait à l'abri des fourrés. Il interdisait ainsi à sa conscience de s'occuper de ce qui montait de ses troubles profondeurs. Il voulait être sans pensées, comme il avait essayé d'être sans pensées, tout le temps, *là-bas*.

VIII

Subitement, un matin de juillet, ce fut comme s'il avait surmonté pendant la nuit une crise grave : il avait soudain senti l'odeur du pain chaud. Éprouvé l'impression que toutes les cellules de son corps s'étaient réveillées en même temps et qu'elles s'imprégnèrent d'humidité telles des éponges sèches ; l'impression que les autres aussi se rendaient compte de son nouvel état, tant il était évident et attirait les regards. Peu à peu, au réfectoire, il se mit à reprendre des légumes dans les plats. Surtout quand il remarqua que les autres appréciaient son appétit tout neuf. Néanmoins, il faisait exprès de manger lentement afin de rester seul, une fois la tablée dispersée ; il pouvait alors, sans honte, racler ce qui restait sur les deux plateaux. Plutôt la confiture que les légumes. Presque personne ne l'aimait et tout restait ; et quand il était seul, son corps, pour ainsi dire fortuitement, sentait que cette confiture était son salut. Peut-être était-ce à cause du sucre, des vitamines ou du goût acidulé et stimulant. Ou pour toutes ces raisons à la fois. Il la mangea d'abord sur du pain puis carrément à la cuiller, comme s'il sirotait une liqueur de sève fraîche qui se déversait directement dans son sang.

Sa respiration était encore gênée par un léger essoufflement quand il allait du réfectoire à sa chambre au premier étage. Mais, depuis qu'il restait à table après les autres, ses muscles lui semblaient plus souples. Comme si l'écorce qui

jusqu'alors le cuirassait et le cachait tombait en laissant voir les formes de son corps. Le regard qu'il portait sur son physique n'était pas dénué de narcissisme, à ceci près que cet examen était celui de quelqu'un qui se remet d'une ivresse mortelle.

Aussi suivit-il d'abord ce réveil avec une prudence distante, comme par crainte d'être trop pressé. Puis sa réserve l'abandonna peu à peu et il se prit alors à observer son corps au moment où il se levait ou lorsqu'il était allongé à ne rien faire. Bien sûr, ce n'étaient que des éclairs qu'il repoussait vite. C'était néanmoins comme si la vie se développait en lui, en cachette et de biais, comme s'il refusait en quelque sorte de la voir de peur que la moindre idée gaie n'allât rompre le fil invisible et silencieux qu'il suivait. Il était convaincu de ne jamais pouvoir se réjouir tranquille de cette nouvelle sève qui affluait en silence. En même temps, il comprenait que cette acceptation passive, à demi absente, était la source cachée d'un bonheur, consenti avec réserve sans doute, mais d'un bonheur tout de même. Et quand, couché durant de longues journées, il se plongeait dans les brochures économiques et les articles politiques, il découvrait que cette conscience toute fraîche de son corps donnait jusqu'aux paragraphes une nouvelle consistance, un nouveau poids.

C'est alors que fut affectée dans son pavillon une infirmière qu'il ne remarqua pas les premiers jours. En réalité, elle lui apportait le thermomètre et, quand elle réapparaissait quelques instants plus tard, il le lui rendait sans faire attention à ce qu'il y avait de changé. C'était un geste automatique, lié au règlement de tout établissement de soins, et il arrive fréquemment qu'on lève à peine la tête quand on prend le thermomètre ou qu'on le rend. C'est ainsi qu'au début, il n'avait pas vu la différence, entre le départ de Mlle Chatain et l'arrivée de la nouvelle. Sur son front d'enfant légèrement bombé, une mèche de cheveux blonds s'échappait du fichu

amidonné et serré qui, noué sur la nuque, encadrait la tête. Il nota ces détails de son lit, qu'il ne quittait pas quand elle entra et quand elle revenait chercher le thermomètre. Il savait aussi qu'une telle habitude était dans sa nature, car jamais il ne montrait quel effet on produisait sur lui ; au contraire, il mettait à profit son apparente distraction pour observer et juger. Cependant, il s'apercevait de la résistance obstinée qui naissait en lui chaque fois qu'il était en sa présence. Comme si quelque chose tentait de s'approcher de lui par force, qui risquait de faire voler en éclats son monde clos ; c'était cette même peur qui le retenait de rendre plus souvent visite au lieutenant Nalecki et l'envoyait de préférence, quand il quittait sa chambre le soir, dans la forêt ou sur la large route goudronnée menant au village. Et s'il s'avouait ensuite qu'il avait pensé à elle et même désiré sa venue, du même coup, dès qu'elle apparaissait, il s'enveloppait, avec une obstination grandissante et presque obtuse, dans une froide indifférence.

Malgré la bâche marron qui de biais ombrageait la terrasse, la chaleur de juillet inondait franchement la chambre ; il s'imaginait couché dans une barque, sous une voile jaune, alors que le soleil frappait à pic la surface immobile de la mer. Dans cette canicule, son corps engourdi préférait tout oublier ; son esprit se dégageait de la chaleur et de la fatigue pour filer vers les côtes ensoleillées de Trieste. Il en reconnaissait les moindres recoins, toutes bizarres et transformées qu'elles lui semblaient : des jeeps anglaises la sillonnaient et un général britannique habitait à Miramare. Mais les vieux rochers étaient toujours au bord de l'eau et des baigneurs bronzait sur le rivage qui s'incurvait en douceur de Barkovlje à Miramare, tel un hippocampe étiré dont la tête toucherait au château de Miramare. Au-dessus de la rive, les treilles mûrissaient sur les terrasses qui grimpaient jusqu'aux villages du Karst. C'est alors que Darinka apparut sur la

pente escarpée. Elle revenait du bain, toute hâlée et étonnée de le voir :

– Mais tu n’es pas en France, mon bonhomme, comme en court le bruit ?

Lui, indulgent, souriait de sa surprise en évitant de prendre l’air de quelqu’un qui a vaincu la mort. Car, c’est certain, elle lui aurait lancé une remarque caustique. Rien à faire, elle est comme ça, Darinka ! Pourtant, elle aurait pu lui demander comment il avait réussi à se sauver. Au moins ça. Ça ne valait vraiment pas le coup de venir de si loin pour recevoir un pareil accueil ; c’était peut-être mieux de retourner là-bas, dans la chambre du sanatorium français. D’ailleurs, on lui annonçait justement la visite d’une demoiselle qui venait de son pays et qui voulait le voir. « Elle est blonde et extraordinairement jolie », disait la doctoresse dans le couloir ; il se retourna et essuya la sueur de la sieste pour la recevoir plus dignement. Il ne tousserait pas... On frappa alors à la porte et il se demanda quelle était la jeune fille qui lui rendait visite.

– Monsieur, dit-elle.

– Oui.

En se réveillant, il la vit qui lui tendait le thermomètre.

– Vous avez fait de beaux rêves ?

Il l’observait à travers les couleurs de son rêve.

– Dans ces conditions, je regrette de vous avoir dérangé ! s’exclama-t-elle en levant la main – devant son air mystérieux, elle se tut un moment. Aujourd’hui, je fais vite – elle haussa les épaules. Puisque tout le monde est allé à Paris !

Il se souvint alors :

– Ah oui ! dit-il, c’est le 14 Juillet.

– Cette nuit à Paris, tout le monde va danser dans les rues et sur les places, fit-elle, l’air absent.

IX

Pendant la consultation, la doctoresse fut plus irritable qu'à l'accoutumée. Même avec Mlle Chatain qui, comme d'habitude, l'accompagnait, son carnet à la main.

– Après la visite, nous essaierons un pneumothorax.

– Laissez ça pour le moment, protesta-t-il en souriant.

Mlle Chatain jeta d'abord un coup d'œil sur lui puis sur le docteur, comme si elle voulait éviter un accrochage inéluctable.

– C'est moi le médecin, il me semble, pas vous, n'est-ce pas? dit-elle avec colère – puis, se tournant vers Mlle Chatain : Elle est bien bonne, celle-là ! Qui est le médecin, lui ou moi ? Vous avez noté, mademoiselle Chatain ? conclut-elle, plus fermement encore.

– Oui, docteur, répondit calmement Mlle Chatain.

– Bien. Nous essaierons après la visite.

Mais sa détermination avait dû quelque peu chanceler, car elle enchaîna comme si brusquement elle s'en prenait à Mlle Chatain :

– Est-ce qu'il veut guérir, oui ou non ? Alors ? Je n'ai jamais vu ça. Mais vous, mademoiselle Chatain, vous savez comment sont ses radios. Oui ? Alors c'est lui ou c'est moi, le médecin ?

Il recroquevilla ses jambes sous le drap pour protéger son

corps, désarmé à l'horizontale devant les deux femmes en blouse blanche debout près de son lit.

– Vous n'avez rien à refuser, ajouta-t-elle, furieuse, en frappant avec rage les branches de son stéthoscope contre sa blouse blanche – à la porte, elle se retourna une dernière fois. Votre place, lança-t-elle comme si elle voulait réparation de son entêtement, votre place est dehors, sur une chaise longue !

Le soleil obliquait sur les marronniers et la chambre s'abandonnait tout doucement à la vague de chaleur matinale ; passer de la chambre longue et étroite à cette atmosphère chaude, c'était glisser en barque du sable de la grève à l'eau tiède de la mer où les vagues désinvoltes se perdaient, invisibles, dans le lointain, dernières traces de la fraîcheur matinale.

Insufflation d'air dans la plèvre. Pneumothorax. Oui, mais si on ne veut pas qu'on vous farfouille là-dedans avec une aiguille ? Évidemment, ce genre d'obstination n'est pas raisonnable ; cependant, si on n'en a rien à faire, de la raison ? Qui sait quand viendra le jour où on pourra distinguer le raisonnable du déraisonnable ? Cela dit, elle, elle essaierait quand même. Eh bien, qu'elle essaie ! Puisque, de toute façon, elle n'y arriverait pas. Ce qu'il y avait de bien, c'est qu'elle le laisserait sans doute tranquille après. Bien sûr que ce n'était pas raisonnable, mais dormir avec des phtisiques dans un espace confiné, était-ce raisonnable ? Il n'avait pas pu faire autrement, il s'était refusé à déménager pendant la nuit, à trahir des malades condamnés. Il savait aussi qu'il n'aurait pas supporté d'être dans la pièce voisine où régnaient la dysenterie et la pourriture des phlegmons. Pour chaque catégorie d'odeurs, un stage approprié était nécessaire. Pourtant, ce geyser qui lui avait empli la gorge était impressionnant et maintenant encore il se revoyait quittant à la hâte le rayonnage de châlits tout en sachant parfaitement qu'il ne pouvait échapper à lui-même. Ç'avait vraiment commencé à tourner

mal pendant le voyage de Bergen-Belsen quand même la faim avait disparu et que, cloué au sol, il était resté couché dans un coin du wagon, enroulé dans une couverture. Cette faiblesse était devenue particulièrement nette en gare de Celle où un malheureux, étendu sur le sol dans un wagon proche, avait demandé de l'aide. Il n'avait pas pu le porter, il n'avait vraiment pas pu. En se traînant avec le troupeau des survivants, il s'était naturellement reproché de ne pas avoir tenté de ramener le corps impotent et il n'avait retrouvé son calme que lorsqu'on avait annoncé que des véhicules iraient récupérer ceux qui étaient à bout de forces, les gardiens, contre toute attente, n'achevant pas ici les inaptés. Oui, il était vraiment dans un piteux état quand, juste avant qu'on les libérât, un liquide chaud avait de nouveau empli sa gorge, et il n'y avait pas eu grand-chose à tirer de lui lorsqu'il était resté couché dans le camion américain pendant que Pierre, René et François, assis sur les côtés, saluaient les troupes motorisées qu'on croisait.

Bon, qu'elle essaie ; mais il serait totalement absent. Comme *là-bas*. Il tendit la main vers le journal de la veille.

Bombe sur Hiroshima.

Après tous ces crimes, il ne manquait vraiment plus que celui-là. Pour couronner le tout. Comme une coupole au sommet d'une immense basilique dédiée au Mal. Pour empoisonner jusqu'à la petite miette de satisfaction ressentie à la fin de la guerre. La mort en si grand nombre d'une population doit avoir quelque chose d'apocalyptique ; d'une certaine manière, c'était pire que dans les camps. Non, peut-être pas. Au camp, les gens étaient dans l'antichambre de la morgue. Et ils attendaient. Et ils savaient que la cheminée du four crématoire était la seule issue. Avec la bombe atomique, c'était différent. On brûle comme du celluloïd. Effectivement, à Hiroshima, les gens ont regardé sans trop d'inquiétude l'avion solitaire qui tournait au-dessus de leur tête, croyant qu'il s'agissait

d'un patrouilleur. Puis tous, en une seconde, n'ont plus été qu'une lumière blanche. Par dizaines de milliers. D'un seul coup. Il faudrait vraiment faire quelque chose. Mais quoi? À l'un, on injecte de l'air sous les côtes, on le soigne par tous les moyens, et d'un seul coup on éjecte du monde cinquante mille autres. S'il était l'un des cinquante mille, pas le moindre diable ne s'intéresserait à ses poumons.

Mais le plus important dans tout ça, c'est que l'homme ne sait plus où fuir, puisque l'Extrême-Orient est maintenant le terrain d'essai d'une nouvelle mort. Où irait Ganguin maintenant?

Une sorte de roulement se fit entendre dans le couloir puis on frappa.

– Vous êtes de mauvaise humeur? demanda Chatain.

Elle tira par la porte un appareil qui ressemblait à une perche montée sur des roues en caoutchouc; tout en haut, deux récipients à moitié remplis d'eau.

– Le docteur arrive tout de suite, dit-elle en souriant avant de sortir.

«Et elle a laissé ça ici, pensa-t-il; comme un épouvantail, comme une cigogne aux grands yeux vitreux.»

Il se tourna vers les marronniers touffus et il lui sembla, à cet instant, trouver en eux les fidèles camarades qui veilleraient sur lui. Ce support en fer, les tuyaux de caoutchouc, les infirmiers avec leurs thermomètres et leurs mixtures contre les maux de tête, tout lui fit l'effet d'un beau spectacle joué par des femmes et des filles en blouse blanche. Encore une fois, il avait conscience d'être injuste. Mais il aurait voulu fuir sur la terrasse, se laisser glisser dans le parc par la gouttière et se cacher dans la nature qui, seule, pouvait le guérir.

Avec son exubérance étourdissante, elle entra alors.

– Où est Mlle Chatain? – elle alla jusqu'à la porte. Chatain! appela-t-elle. Je lui avais dit d'être là, ajouta-t-elle près de son lit. Où est-elle encore allée?

– Elle était là à l’instant.

– Elle était là? – elle se retourna à la porte en martelant le sol du talon. Mademoiselle Chatain!

Les talons recommencèrent dans le couloir leur claquement sec.

– Mademoiselle Chatain!

Celle-ci répondit de l’escalier qui donnait sur le vestibule.

– Je vous avais dit de m’attendre ici. Je ne vous l’avais pas dit?

– Le téléphone a sonné, répliqua calmement Mlle Chatain en s’avançant vers l’appareil.

– Qui était-ce? demanda-t-elle, soudain curieuse devant l’air absent de l’infirmière.

– Le médecin-chef, reprit Mlle Chatain comme pour elle-même.

– Que voulait-il?

Elle s’était déjà radoucie.

– Il vient cet après-midi, dit froidement Mlle Chatain.

– Cet après-midi? Et vous ne m’en disiez rien!

Mlle Chatain déplaça le lit; le médecin passa contre le mur.

– C’est à droite, bien sûr, dit-elle comme pour elle-même en se penchant sur lui. C’est ça, marmonna-t-elle encore – elle enfonça l’aiguille. Et monsieur qui s’entête et refuse comme s’il en savait plus que le médecin. Ça ne fait pas mal? Bien sûr que non. Ça va? demanda-t-elle à Mlle Chatain.

– Non, docteur.

Lui pensait que les marronniers, en face de la terrasse, veillaient sur lui, gardiens conscients et fiers de la sève qu’ils lui légueraient dès que la doctoresse en aurait fini; ils la déverseraient imperceptiblement sans tuyau de caoutchouc ni longue seringue fichée entre les côtes.

– Ça y est, dit-elle en retirant l’aiguille et en piquant un

autre endroit. Ce n'est rien : oseriez-vous dire que vous avez senti l'aiguille? Et maintenant? ajouta-t-elle à l'adresse de Mlle Chatain.

– Toujours pareil, docteur.

– *Mince alors**! s'exclama-t-elle en se levant. Nous perdons notre temps, marmonna-t-elle en gagnant le milieu de la chambre. Collez un morceau de sparadrap.

– Je peux m'en aller? demanda Mlle Chatain.

– Allez, allez, dit-elle en agitant la main. Nous réessaierons.

Lui se taisait.

– Ça fait mal?

Elle avait l'air étonnée : il aurait pu se vanter d'avoir prévu que ça ne marcherait pas. Il crut bon de lui montrer qu'il avait besoin de son aide.

– J'ai toujours mal à l'épaule, docteur, dit-il. À l'épaule droite.

– À l'épaule? répéta-t-elle avant d'appeler par la porte : Mademoiselle Chatain!

– Oui, docteur! répondit celle-ci de l'infirmerie.

– Notez sur le cahier qu'on lui masse l'épaule. M. Suban dit qu'il a mal – dès qu'elle fut dans le couloir, elle se plaignit à Mlle Chatain. Le médecin-chef annonce qu'il arrive cet après-midi. Et vous ne me dites rien!

Une douce pluie rafraîchit le parc et à la mi-août, le soleil sembla honorer le vert flamboyant des marronniers, histoire de célébrer leur récente humidité. L'après-midi était bien avancé et, à en juger par le bruit confus venant du couloir, l'infirmière passait de chambre en chambre avec ses thermomètres dans le bocal. Non, il ne l'attendait pas vraiment. Mais l'idée de la voir arriver d'un moment à l'autre le gênait dans sa lecture ; il avait le sentiment qu'elle n'appréciait pas son quasi-mutisme et, tout en refusant d'y penser, il ressentait une vague satisfaction qu'il écartait de la même façon.

Chassant ces embryons d'émotions et ces réflexions naissantes, il se plongea dans la contemplation de la verdure. Il était couché à plat, le regard presque à l'horizontale, et les grandes feuilles, au lieu d'entourer l'étroite terrasse, lui donnaient l'illusion d'être au-dessus de sa tête. On aurait dit que la végétation s'insinuait en lui, sinon dans ses pensées, du moins pour l'instant dans l'extrémité de ses membres.

On frappa.

Mais voilà qu'elle appuyait sur la poignée et entra. Elle pirouettait, semblait-il, pour présenter avantageusement ses jambes ; des jambes de moineau, trouva-t-il.

– Le thermomètre!...

Elle rectifia son fichu blanc, l'air de se rappeler que son crâne n'avait pas l'habitude de cette étroite cuirasse.

– Merci, dit-il en secouant la tête.

– Il le faut bien! répartit-elle, un consentement complice dans le sourire enfantin.

– Trente-six huit, annonça-t-il en croisant les mains sous sa tête. Inchangé depuis quinze jours.

Elle haussa les épaules avant de replacer le thermomètre dans le bocal.

– Notez-le, murmura-t-elle, le regard embrassant la terrasse, et sa main de nouveau se portant sans raison sur l'étoffe amidonnée nouée au bas de sa nuque. Au revoir!

Elle sortit.

Son comportement n'était pas hautain, elle était seulement prompte à la repartie comme ces fillettes qui dans leurs jeunes années ont surmonté une maladie grave. Il pensa : «Un maintien droit, bien à elle, qui évoque un corps adulte marchant sur les petites jambes d'une enfant.» Il se souleva sur les coudes, prit le stylo sur la table de nuit en fer-blanc et inscrivit un petit trait sur la feuille millimétrée accrochée au mur. Après quoi, il se laissa retomber. À vrai dire, cette ligne dentelée était amusante, avec son air d'avoir été dessinée par un écolier de cours préparatoire, un écolier qui aurait à la tête de son lit un tableau recouvert de papier quadrillé. Il valait d'ailleurs mieux que ce trait ne fût pas intéressant. S'il avait présenté de grandes descentes et puis des pics, ç'aurait été mauvais signe pour le corps allongé au-dessous ; ces Français étaient un peu ridicules, à prendre la température au rectum. Et non pas dans la bouche comme les Américains. Ni sous les aisselles. Mais précisément à cet endroit! Ce jour-là encore, elle ne semblait pas enthousiasmée par sa mission d'infirmière. Peut-être était-ce justement la raison pour laquelle elle parvenait à le troubler. Il se rendait compte qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder avec une tendre indulgence son intérêt réservé. Car tout ce que faisaient les infirmières lui semblait une aimable plaisanterie, comparé à l'image de l'infirmier

des camps qu'il portait en lui. Un rituel anodin qui occupait les gens et donnait à leur action un but qui les rassurait. Bien entendu, il était encore une fois injuste, mais Josef Kramer, tandis qu'il considérait les traits sur le papier quadrillé, s'imposait à sa pensée. Probablement parce qu'il y avait sa photo dans le journal au pied de son lit. Et il n'était qu'un de ces monstres. Vous savez, aurait-il dit à la petite, vous trottez de façon bien intéressante avec vos thermomètres, mais vous ne vous représentez ni de près ni de loin que *là-bas*, avant de jeter les jeunes filles dans la gueule du four, ils leur coupaient les cheveux ; ensuite, fatigués – leurs victimes étaient si nombreuses –, ils se faisaient, avec ces soyeux cheveux de femmes, de doux coussins pour reposer leurs membres las...

« C'est insensé, cette façon de me battre contre elle », se reprocha-t-il, tandis qu'il ressentait violemment l'impression d'avoir un oreiller bourré de cheveux de femmes. Il souleva légèrement la tête.

Voilà la misère du vingtième siècle – et, tandis qu'il se faisait cette réflexion, il repoussait de toutes ses forces la sensation de soie moelleuse liée aux jeunes mortes. Il s'appliqua à évoquer les thermomètres ; sans doute était-ce mieux de tracer sur le papier une ligne vers le bas le matin, une vers le haut l'après-midi : chacun de ces traits sur le papier quadrillé était une demi-journée concédée par la vie, offerte par les arbres dehors.

On frappa de nouveau.

– Puis-je entrer ? demanda-t-elle, car c'était encore elle. Ai-je laissé un thermomètre ici ?

Il sourit.

– Ah, c'est vrai, vous n'aimez pas ça ! – en même temps, elle obliqua sur la gauche et, se redressant un peu naïvement, s'en fut jusqu'à la table, où elle posa le bocal de thermomètres. Vous avez noté ?

– Oui, répondit-il en faisant bruire exprès son journal.

– Vous lisez sans cesse...

Mais sa voix ne trahissait nul intérêt. Au contraire, elle dénoua son foulard, tranquille, aussi sûre d'elle que si c'était une habitude quotidienne, devant le miroir au-dessus du lavabo.

Il l'observait. Si son attitude avait été plus coquette, tout aurait été plus simple.

– Ça serre, fit-elle.

De sa main droite, elle tira sur le tissu et l'arracha pratiquement de sa tête, qu'elle releva et secoua pour faire onduler ses cheveux. Blonds, lourds, légèrement bouclés, ils soulignaient le col fermé et strict de sa blouse blanche et son visage rosé. Maintenant, elle était plus féminine. Pourtant, ses mouvements évoquaient une enfant distraite qui tutoie encore une fois un inconnu alors que sa mère l'a cent fois réprimandée à ce sujet.

– Maintenant, c'est mieux – elle remit la coiffe et, tout en refaisant le nœud, trouva le temps de secouer de nouveau la tête. Si le docteur me voyait... fit-elle alors, tandis que sa main gauche saisissait machinalement le bocal sur la table.

Il lui sourit, l'air indifférent, sans ouvrir la bouche ; elle se pencha malicieusement sur son journal.

– Hum, la presse de gauche.

Sa voix laissait transparaître une nuance de reproche feinte.

Il haussa les épaules.

– Je sais, je sais, on ne l'aime pas dans ce pavillon – et il agita négligemment son journal comme si sa présence l'ennuyait. Mais ça m'est complètement égal, conclut-il.

Elle donnait l'impression de ne pas l'écouter ; quand elle se retourna, elle avait la tête comme prise dans un bonnet d'enfant. Ses sandales aussi étaient menues. On aurait dit que ses petits pieds avaient une vie propre, séparée du reste du corps.

La main sur la poignée, elle lâcha : « Ah ! nous autres plébéiens », fit la moue et sortit.

Dans sa remarque, il y avait un soupçon de raillerie, juste la quantité requise pour prononcer de tels mots, mais aussi une fierté complice. Naturellement, la fierté en question ressemblait à l'assurance d'une écolière qui se vante avec un petit sourire : « Mon papa aussi a une dent en or. »

Il abandonna le journal et croisa les mains sous la tête. Le soleil se couchait par-delà les grands marronniers touffus qui formaient, devant la terrasse, un épais rideau que la lumière avait peine à traverser. Néanmoins, ce rideau était une arabesque brodée de dentelles dorées, entrelacées de fils et d'étoiles scintillantes. Que signifiait tout ça ? Si ce n'était pas une femme facile, alors elle était sans nul doute somnambule. Non, elle n'était pas facile, du moins pas dans le sens courant du terme. Elle ressemblait plutôt à une phalène qui se jette obstinément sur la flamme. En tout cas, elle promettait un mystère autrement important que l'apparition d'une femme correcte, comme il faut ; face à pareille femme, bien organisée et raisonnable, il n'aurait su ni comment se comporter ni comment se défendre. Oui, mais quel bond en perspective, s'il voulait sauter de son monde jusqu'à ces couches rêveuses où elle évoluait ! À moins que... Peut-être son inconscience convenait-elle bien à quelqu'un qui n'avait pas encore écarté les brumes de la mort.

Le coucher du soleil, à travers le feuillage épais, était toujours aussi flamboyant ; il commençait tôt pour lui, à cause des grands arbres qui masquaient la vue. Il se dit que les couchers de soleil à la campagne et à la mer ne se ressemblaient pas. Le cercle ardent plongeant dans l'étendue liquide évoquait un haut-fourneau grandiose au-dessus duquel s'effilocheait un rideau violacé et ensanglanté. Ici, on ne voyait pas le soleil s'enfoncer derrière les arbres jusqu'à sa disparition, qui était probablement silencieuse et douce, à voir les filaments

orangés si ténus éraflant le ciel bleuâtre. On s'attendait à voir d'un moment à l'autre la coupole de soie bleue se défaire par endroits, ménageant de longs et étroits interstices qu'immédiatement viendraient combler des nuances rosées.

XI

De la salle à manger du rez-de-chaussée jusqu'au premier étage, il n'y avait guère de chemin, mais il prenait tout son temps, exprès, pour se laisser envahir par l'humeur mi-légère, mi-enjouée, qui précède une visite. Passer du long silence à la conversation en société provoquait en lui une excitation singulière et, chaque fois, il devait s'y préparer. Il se sentait dans la peau d'un acteur qui se compose un visage avant d'entrer en scène. Il n'avait pas peur, mais il était jaloux de son monde intérieur; et quand il lui fallait l'abandonner un certain temps, il sentait qu'il devait, autant que possible, le cacher au tréfonds de lui-même. C'était de la peur, oui, mais devant la progression irrésistible du quotidien. Et Nalecki, quoique révolutionnaire et combattant, faisait lui aussi partie de son quotidien. Car les bouleversements et la lutte étaient des fragments de vie alors qu'en dormant avec la mort on s'habitue presque à se chauffer à son poêle.

Le lieutenant était assis dans son lit, avec sur les genoux le tabouret qui servait de table de repas aux malades.

– Vous avez déjà dîné, dit-il d'une voix cassée.

Il avait l'air misérable dans sa veste de pyjama ouverte, il respirait avec difficulté, et peut-être était-ce précisément pour cette raison qu'il se montrait encore plus infatigable et plus disert.

– Belle soirée, observa Radko Suban en allant sur la terrasse.

Vus de ce pavillon, les arbres étaient distants du bâtiment : ils commençaient après l'allée et l'on voyait un chemin forestier plus étroit entre les troncs. Sur la droite du passage qui menait à la sortie, le bois faisait place à une côte dévoilant une trouée de ciel.

Il regagna la chambre.

– Il aurait fallu des pins, dit-il.

– C'est vrai, dit Nalecki tout en coupant son escalope.

Une casserole chauffait sur la plaque électrique. Mlle Chatain avait dû lui préparer quelque chose ; quand elle aurait dîné, elle accourrait. Et elle serait dépitée de ne pas le trouver seul, car rien ne rend ombrageux comme le moment des rendez-vous.

– Quoi de neuf ? demanda Nalecki.

Radko Suban s'avança.

– Aujourd'hui ? À vrai dire, c'est l'article sur la Pologne qui est encore une fois le plus intéressant.

– Je l'ai lu, dit rapidement Nalecki. Il est ici quelque part.

Il fouilla dans le tas de journaux sur son lit.

– C'est objectif.

– Je l'ai lu, je l'ai lu, répéta Nalecki comme s'il craignait d'être devancé.

Rien ne pouvait être nouveau pour lui. Son inquiétude intérieure était amusante, à croire qu'il voulait toujours être le premier en tout. Sans compter qu'il s'agissait de la Pologne, ce qui le rendait d'autant plus nerveux.

– Je le sais, dit-il. J'ai moi-même eu affaire au régime de l'entre-deux-guerres. C'est à cette époque-là que j'ai fui la Pologne. Une aristocratie féodale, moyenâgeuse et rétrograde, une politique idiote et criminelle. Mais vous pensez ! ils voulaient faire de la Pologne un rempart contre la Russie

soviétique, alors qu'ils étaient aussi, naturellement, contre l'Allemagne !

– Ils faisaient confiance à l'Occident !

– Pour faire confiance à l'Occident, ça oui ! C'est comme ça que la Pologne s'est héroïquement suicidée ! s'écria-t-il avec colère.

Sa respiration saccadée semblait ponctuer ces erreurs historiques, comme si l'adversaire était à portée de vue et de voix.

On entendait maintenant les grillons. Radko Suban se dit que Mlle Chatain allait entrer dans la chambre d'un instant à l'autre et se tut pour laisser Nalecki se calmer.

– Je suis tout essoufflé, dit celui-ci d'une voix mi-rauque, mi-sifflante.

Il sourit, mais ses yeux semblaient désorientés devant les conséquences de cet effort.

Il quitta le pavillon et se dirigea vers la sortie. Peut-être allait-il la rencontrer ; aussitôt surgie, l'idée l'étonna.

Dans le bâtiment haut et étroit des infirmières, une rangée verticale de larges fenêtres était éclairée : l'escalier ; à part cela, presque toutes les autres fenêtres étaient dans le noir. La sienne en faisait certainement partie. Il se prit à penser de nouveau à Mlle Chatain. Dans ces moments-là, elle lui apparaissait toujours sous des traits sévères. Elle avait surtout été déçue de le trouver chez Nalecki. Rien de plus compréhensible : elle avait tourné les mots pour le saluer, et voilà qu'elle trouvait un visiteur. Mais elle était probablement outrée parce que Nalecki s'était épuisé à converser avec lui, ce revenant des camps qui lisait les journaux de gauche. Ils discutaient à leur façon dans une atmosphère qui leur était familière à tous deux. Elle était étrangère à cette atmosphère et, à ses yeux, il était le tentateur qui donnait à Nalecki l'occasion

de développer ses points de vue. Elle aurait préféré savoir Nalecki seul avec ses pensées, qu'elle seule contredirait tout en le désarmant en douceur par ses soins, sa compote et le thé en train de chauffer sur le réchaud.

Après la sortie, il prit la route du village ; il n'avait besoin de rien là-bas, mais de temps à autre il trouvait agréable de regarder les porches derrière lesquels des familles s'apprêtaient à dîner. Notamment au crépuscule, quand les malades flânaient pour rentrer ; le jour, il y avait presque trop de monde dans la rue. Des soldats américains du village voisin vendaient des vêtements, des chaussures, des tubes de crème à raser et des cartouches de Lucky Strike. Mais la plupart des malades se promenaient simplement en attendant l'heure du retour. Ils marchaient sur la route goudronnée qui traversait le village tout en longueur et, plus loin, longeait champs et prés. Les plus costauds parcouraient les trois kilomètres qui les séparaient de la Seine et s'arrêtaient devant une haute barrière. On remarquait surtout un groupe de dix à douze Russes, toujours ensemble et qui savaient magnifiquement faire des affaires avec les soldats américains. Ils étaient tous autour d'Aliocha, un sous-lieutenant blond comme les blés ; ils s'asseyaient sur un muret proche du lavoir en bas du village et bavardaient avec les jeunes filles. Elles étaient probablement toutes amoureuses d'Aliocha. Mais pendant que les laveuses riaient, les Russes discutaient, ils disaient qu'on ne pouvait comparer les sanatoriums français aux splendides sanatoriums russes de Crimée où ils iraient bientôt. Ils attendaient seulement qu'on vînt les chercher. À la moindre difficulté, ils s'adressaient à Aliocha. Il se tenait au milieu d'eux comme un dieu blond, sans dissimuler son assurance juvénile. Il y avait aussi parmi eux un jeune Mongol qui expliquait que chez lui on soignait la tuberculose avec du sang de cheval. Quand on abattait un cheval, on buvait un litre de son sang, encore chaud bien sûr, et on guérissait...

En longeant une maison, il tendit l'oreille au son d'une radio. Les petites habitations étaient bien rangées de part et d'autre de la route ; de temps à autre, à la faveur d'une porte ou d'une fenêtre ouverte, un rectangle de clarté tombait sur le goudron, seule trouée dans l'obscurité qui enveloppait tout. C'était précisément cette vie floue dans les ténèbres qui l'attirait, plutôt qu'une conversation avec Nalecki. Nalecki avait sans doute raison d'être aussi réaliste, mais peut-être n'était-il pas tout à fait dit que l'humanité abandonnerait ses victimes. L'humanité ? Mais qu'est-ce que l'humanité, sinon de simples gens qui travaillent toute la journée aux champs ou dans les usines et attendent impatiemment le soir pour se reposer, pour se coucher ? Et cet homme banal, quotidien, passé le premier choc purificateur, se retrouvait une fois encore sous l'empire de l'imprimé qui s'immisçait dans sa conscience naïve et crédule.

Il fit demi-tour lentement.

Des deux côtés de la route, les grillons endormaient la nature, car les gouttes de rosée, tombées dans leurs fins sifflots, gargouillaient de façon bien agréable quand ils se mettaient à striduler.

XII

– Je suis là.

– Vous avez quand même fini par abandonner vos thermomètres.

Elle posa sur la table le petit pot de pommade en porcelaine et, comme elle était allée directement de la porte à la table, alors seulement elle se retourna.

– Vous êtes prêt ?

– Oui.

Il se dit qu'elle ressemblait à une enfant qui, en arrivant parmi les adultes, se dirige droit vers un objet sans un regard pour eux. Une mèche blonde s'échappa du tissu blanc et tomba sur son front. Ses yeux étaient à la fois pensifs et enjoués. Le temps de se mettre sur son séant, de retirer sa chemise par la tête, elle était à son côté.

– Pourquoi vous moquez-vous de mes thermomètres ?

Elle le regardait de côté, d'un air espiègle.

– Parce qu'ils sont toujours dans la sauce.

Elle releva le menton et avec une fierté enfantine détourna les yeux. Un instant, ses narines palpitérent, puis elle cligna imperceptiblement des paupières et s'exclama :

– Vous ne voulez pas que je vous masse ?

– Mais si, bien sûr. Plus exactement, je vous en prie.

– Mais si vous ne me tournez pas le dos, je ne pourrai pas atteindre l'épaule.

Il la regardait avec bonne humeur. Il se voyait en train de prendre un chemin inconnu, aventureux, le seul qui lui fût offert.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se retourna pour être assis de biais sur le lit face au mur.

– Vous ne ressemblez pas à une véritable infirmière, dit-il, les yeux sur la cloison.

– Pourquoi cela ?

Sa main, qui venait de toucher son épaule, s'arrêta ; « une main d'enfant », pensa-t-il.

– Pourquoi ? répéta-t-elle comme s'il dépendait de la seule réponse que la main se remît en mouvement.

– Je ne sais pas. Dès le début, j'ai eu cette impression.

– Quand, par exemple ?

– Quand ? ...

Il pensa à la main qui se déplaçait par à-coups sur sa peau : une petite fille qui enduit ingénument d'huile d'amande douce les épaules de sa mère, sur la plage, l'été.

– ... Quand ? Eh bien, disons le jour où vous êtes venue arranger votre foulard.

– Ça vous a semblé déplacé ?

– Absolument pas.

– Vous m'avez trouvée coquette ?

– D'une certaine façon, oui.

La main s'arrêta sur ses épaules.

– Mais je me suis vite rendu compte que je me trompais.

– C'est vrai ?

– C'est la stricte vérité.

– Et moi qui pensais que vous ne faisiez attention à rien !

– Moi je pensais : voilà une enfant qui croit aux contes de fées, dit-il toujours en direction du mur.

– Vous ne vous êtes pas beaucoup trompé, dit-elle d'une voix vaguement absente.

Son acquiescement venait confirmer de façon inattendue qu'il avait eu raison de rompre le silence. Il se faisait l'effet de quelqu'un qui abandonne une atmosphère familière et se donne à un monde nouveau, mais une satisfaction irréflichte lui assurait qu'il avait bien fait. Ce genre de certitude à demi pressentie lui apportait toujours joie et animation. Il dit alors :

– Mademoiselle Dubois !

– Oui ?

– Seriez-vous assez aimable pour me masser l'épaule droite ?

– C'est de l'épaule droite que vous souffrez ? Elle est bien bonne, celle-là ! Mais pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

– Je ne sais pas. J'ai dû oublier, murmura-t-il au mur devant lui.

Elle rit et s'assit sur le bord du lit ; de la main gauche, elle s'appuyait sur son épaule et, de la droite, lissait son épaule droite. « S'asseoir sur le lit, sur le bord du lit, ça aussi ça ne ressemble qu'à elle », estima-t-il.

– Si le docteur ou Mlle Chatain nous voyaient... dit-elle derrière son dos.

– Il paraît que la doctoresse n'est pas là.

– Non, elle n'est pas là. Elle est à Paris avec le médecin-chef. Cette vieille est bizarre, non ?

– Elle voulait à tout prix m'envoyer de l'air sous les côtes, fit-il en riant.

– Et ça n'a pas marché ?

– Non.

– Et la vieille, qu'est-ce qu'elle a dit, la vieille ?

– Que c'était elle le médecin et pas moi.

– Dommage que ça n'ait pas marché, murmura-t-elle comme pour elle-même. On sauve tellement de gens comme ça !

Il trouvait fameux qu'elle l'appelât la vieille et que sa voix,

en le lui disant, eût ce ton de camaraderie. Sa main semblait suivre machinalement ses pensées plutôt que le masser. En l'imaginant sans son fichu blanc sur la tête, les cheveux défaits comme l'autre jour devant le miroir, il comprit qu'un vent de subversion avait envahi la chambre. C'était la première fois que son lit était dans un pareil désordre et ce, sous le poids de leurs corps.

– Je n'aime pas qu'elle trifouille dans mes poumons avec ses instruments.

– Ah, c'est ce qu'elle a dit, que c'était elle le médecin ! s'écria-t-elle avec exubérance dans son dos, tout en s'asseyant mieux, comme la gamine qui pousse pour prendre dans le lit la place que sa sœur ne veut pas lui donner. J'ai failli dégringoler, marmonna-t-elle.

– Asseyez-vous plus haut.

Il se recula.

– Ça va, ça va, j'ai presque fini. Qu'est-ce que vous croyez, que je vais vous frictionner le dos pendant une éternité ?

– Je dirais oui tout de suite.

– Voyez-vous ça ! s'étonna-t-elle, usant de ce timbre vibrant qu'ont les enfants qui s'arrêtent de pleurer et de taper du pied. Et moi qui vous voyais en solitaire endurci et déprimé !

– Aujourd'hui, c'est exceptionnel.

– Il me semble qu'ici, dans votre petit coin, vous observez tout ce qui se passe autour de vous et que vous vous faites tranquillement votre petite idée. Ce n'est pas ça ?

– Peut-être. Mais aujourd'hui, c'est vraiment exceptionnel.

– Ce n'est pas loyal de ne pas l'exprimer – elle fit encore un mouvement pour changer de place puis elle dit : Encore un petit peu dans ce coin-là, et j'y vais.

Elle se retourna, regarda en direction de la terrasse et lui, de côté, examinait ses sandales et ses chevilles. Ses sandales

ouvertes et ses jambes bronzées, nues, étaient d'une finesse excessive. Elles n'allaient pas du tout avec le tablier blanc qui lui couvrait les genoux. Ses chevilles évoquaient plutôt celles d'un gamin remuant et vagabond.

– Dans quelle partie de la France vivent les gens comme vous ?

Elle souriait et, en croisant les jambes, elle fit grincer les ressorts du lit ; de sa sandale gauche, elle prit un appui plus solide sur le sol et le creux se fit plus profond sous leurs corps.

– Dans la moitié nord.

– Près du Havre ?

– Non, non.

– Près de Calais ?

– Non, non. Pas aussi haut ! Plus à droite !

– Lille ?

– Plus bas, plus bas. Verdun, Reims, Sedan. Monsieur devrait connaître ça par l'histoire.

– De Sedan même ?

– Maintenant, vous devenez trop curieux, dit-elle malicieusement en se levant – elle fit la moue : Je crois que je vous ai assez massé.

Lentement, il se retourna au milieu du lit pour ne pas toucher l'oreiller. Elle s'était dirigée vers la table et se penchait sur le journal. Elle en entreprit la lecture, en silence et avec sérieux, comme si elle avait bien mérité qu'on lui laissât maintenant la paix. Comme le jour où elle était venue pour le foulard.

Elle avait commencé par poser les coudes sur le journal puis peu à peu elle avait baissé les poignets, oubliant qu'ils étaient gras et qu'ils allaient faire une marque. On aurait dit que ses mains ne lui appartenaient pas. Que tout se passait dans un monde innocent et que, comme dans un conte de fées, elle franchissait les frontières édictées par les normes

sociales. Il se rendit compte qu'il aurait désiré voir pendant longtemps ses poignets sur le papier, il eut même comme la certitude qu'il la priait en lui-même de laisser dans sa chambre une empreinte visible de sa rêverie.

– Les camps de la mort, murmura-t-elle en se redressant.

Il se taisait, mais la regardait avec sérénité.

– Vous étiez à Buchenwald?

Elle désigna le journal d'un mouvement de tête.

– Pas à Buchenwald même, dit-il en souriant. Dans une de ses succursales.

– C'est horrible, souffla-t-elle – puis elle sursauta : Pourquoi vous moquez-vous ? Vous dites cyniquement : Dans une de ses succursales ! – l'instant suivant, elle se retournait : Je vois. Ça vous semble idiot de nous entendre nous exclamer « terrible ! » et « horrible ! ». Vous avez raison de vous moquer de moi.

– C'est de vos mains que je souriais.

Mais elle ne pouvait pas comprendre la joie qu'il ressentait à regarder ses poignets qui laissaient des taches sur le journal.

Elle dit alors :

– Je comprends que vous puissiez être cynique – et aussitôt elle secoua la tête. Maintenant, je dois y aller, au revoir.

– Attendez, j'ai encore autre chose.

Il ne savait même pas comment il avait pu y penser.

– Vous avez encore mal quelque part ?

– Des gouttes, dit-il en montrant son œil.

– Dans l'œil ? – elle se redressa et prit un air sévère. Vous avez demandé au *médecin* ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Elle sourit et, comme pour mettre fin à la plaisanterie, elle dit doucement d'un air entendu :

– Venez à la salle de garde avant le dîner. D'accord ?

Après son départ, il se fit l'effet d'être dans une chambre dont on a oublié de fermer les fenêtres et où le vent a éparpillé les papiers sur le sol, apportant, au milieu des objets familiers, la respiration de forêts inconnues et de rochers abrupts.

Avant le dîner, avait-elle dit, mais ça allait sonner dans un instant. Vraiment, tout ce que renfermait cette chambre rafraîchie par la tempête était subitement devenu artificiel et absurde, depuis que l'inondait l'odeur âcre de la terre. Cependant, il ne sentait pas la fraîcheur, mais plutôt la chaleur de l'été qui s'éveillait autour de lui ; le monde réel dont il avait si longtemps fait abstraction revenait. Et en y repensant, il lui sembla que son hypnose avait été d'une incroyable longueur ; et la sensation que le monde des camps n'avait été qu'une période circonscrite de sa vie l'émut en cet instant comme une invraisemblable découverte.

Il se leva pour refaire le lit, borda le drap, le tira et le caressa. Il avait le sentiment confus et agréable que lui, le solitaire, remettait en ordre une couche où s'était célébrée la cérémonie intime de l'amour. Cet homme, c'était à la fois lui et quelqu'un d'autre, qui arrivait à l'instant ; l'événement venait bel et bien de se produire, mais cela ne l'empêchait pas de n'être plus que la trace, désormais tangible, d'un très lointain désir.

Il enfila sa chemise en se disant qu'en réalité tout se passait comme sur le nuage chaud et blanc d'une passion dont il était à peine conscient, mais qu'abritaient le contact de leurs corps, le creux des draps, le bruit des ressorts quand elle avait brusquement remué. Tout autour, l'été les enveloppait dans une touffeur complice. Bien entendu, il mesurait le rire, le jeu, la plaisanterie. Mais justement, cette apparente indifférence donnait à leur passion révélée une innocente sincérité.

Tel devait être le monde à son commencement : une passion passant presque inaperçue ; à cette pensée, il eut un sourire : le journal sur la table montrait les traces de ses innocents poignets.

XIII

Elle était déjà là ; elle avait ouvert les battants de l'armoire située au fond du couloir et le panneau de gauche la cachait presque entièrement. On ne voyait que ses chevilles et ses petits pieds nus dans ses sandales.

Hissée sur la pointe des pieds, elle cherchait parmi les flacons et les pots : une vraie gamine fouillant dans le buffet de la cuisine en l'absence de sa mère.

- Il doit y en avoir quelque part, dit-elle d'un air pensif.
- Continuez ; il n'y a pas d'urgence.
- Vous n'êtes pas pressé d'aller dîner ?
- Non.

Elle continua sa quête, consciencieusement, sans le regarder.

– En fait, dit-elle d'un air faussement sévère, je doute que la vieille vous ait réellement prescrit des gouttes pour les yeux.

- Vous en doutez ?
- Puisque ce n'est pas noté sur le cahier de Mlle Chatain !
- Ah bon.
- Je vous ai eu, non ?
- Non, pas du tout.
- Mais si.
- Je les ai demandées à la doctoresse il y a trois jours. Ça n'est donc pas inscrit sur le cahier aujourd'hui.

- Et vous avez attendu tout ce temps ?
- Oui, car ces gouttes sont sûrement aussi utiles qu’un cautère sur une jambe de bois.
- Quel saint Thomas ! s’exclama-t-elle du fond de l’armoire. Celles-ci vous feront sûrement du bien.
- Puisque ce sont les vôtres, c’est sûr.
- Les voilà, dit-elle en lui lançant un regard espiègle – elle pressa le caoutchouc de la pipette. Bon, baissez-vous un peu !
- Voulez-vous un tabouret ?
- Oh, vous n’êtes pas si grand, quand même ! Et ne riez pas, vous allez les recevoir dans la bouche si vous remuez la tête comme ça ! Attendez, encore une, dit-elle dans un souffle tandis qu’il s’essuyait les yeux avec son mouchoir.
- C’est beau de vous voir pleurer.
- Lentement, elle reboucha le flacon.
- C’est peut-être le seul moyen, dit-il. Il n’y a que le bonheur qui m’émeuve.
- Maintenant, vous allez avoir des yeux de poisson, continua-t-elle, l’air de rien, avant de ranger le flacon.
- Dans le couloir, tout était silencieux ; de la salle à manger, on entendait le bruissement confus des gens qui parlaient tout en faisant tinter leurs couverts.
- Maintenant, j’y vais, vous avez perdu assez de temps avec moi.
- C’est mon devoir. Rien que mon devoir.
- Mais vous allez sûrement dîner vous aussi ?
- Je vais même le faire vite, car ma sœur m’attend ! – elle tourna la clef dans la serrure puis elle demanda : Monsieur Suban, irez-vous vous promener après dîner ?
- Oui, pourquoi ?
- Venez avec nous, dit-elle rapidement, comme depuis son monde lointain. Si le cœur vous en dit, bien sûr.
- Avec vous deux ?

- J’ai parlé de vous à ma sœur. Elle vous connaît déjà.
- Moi ?
- Attendez – elle réfléchit. Vous savez où se trouve le monument aux morts ? J’y serai après dîner ; mais pas trop tôt.

À peine au réfectoire, il constata que son appétit avait disparu, comme s’il se préparait à un voyage. Il n’y avait probablement rien à voir dehors : tout le monde écoutait un sous-officier de la marine raconter le sabordage de la flotte française quelque part du côté de la rade de Toulon. Il lui manifesta, par des sourires répétés, de l’intérêt – on voyait bien que M. Ledoux appréciait l’attention qu’on lui prêtait. C’était probablement un ancien sergent-major, un scribouillard quelconque de la marine, intendant peut-être, ou l’équivalent. En tant que sergent-major d’active, il était d’une vanité paternelle. Et d’une sensibilité virginale, avec son doux visage blanchâtre, un brin joufflu, qui faisait plutôt garçon de café que marin ; et c’est vrai qu’il y avait en lui du garçon de café quand, dans le couloir, il gratifiait la doctoresse de ses boutades faciles. Mais, au centre de cette tablée qui discutait de navires envoyés par le fond, Radko Suban était prisonnier d’une bonne humeur qui remontait au moment où il avait fléchi les genoux et où elle lui avait instillé les gouttes dans l’œil. Où ses mains avaient laissé ses empreintes sur le journal. Elle avait déjà parlé de lui à sa sœur. Une vraie écolière qui, tous les jours en rentrant de l’école, raconte les menus événements de la classe et du chemin. Au fond, c’était pour lui un monde hasardeux, car il ne pouvait rien imaginer de plus écœurant que les contes de fées. M. Ledoux parlait familièrement de De Gaulle comme si celui-ci avait été son oncle. Et lui, en pensant à elle, avait conscience de trahir son propre monde, de le renier. Ce faisant, il chassait de ses pensées les images apocalyptiques qui surgissaient de tous côtés. À vrai dire, c’était elle, avec ses

jambes fines, son corps souple, qui les repoussait. *Je lui ai parlé de vous.* Elle avait dit cela comme si cela avait été décidé entre eux. Surgit alors le monument aux morts, et il lui sembla qu'elle l'attendait depuis longtemps.

La table manifestait une pointe de déception : comment, ce n'était pas Ledoux lui-même qui se trouvait sur l'un des bateaux sabordés, mais un ami, sergent-major dans la marine lui aussi. Radko Suban posa alors couteau et fourchette sur l'assiette et se leva.

– De la confiture, Suban ? proposa aimablement le sergent-major pour atténuer un peu l'effet qu'avait produit la révélation qu'il n'était pas un héros.

« Rien ne presse, se dit-il, elle ne va pas dîner si vite. » Il savait bien que le besoin impulsif de se hâter était dû à la crainte d'être repris par les spectres auxquels il avait peu à peu habitué sa chambre. Non, ce n'étaient pas seulement des spectres, il ne devait pas les qualifier ainsi, pas question ; puisque pour l'instant il n'y était pas et qu'il allait à un rendez-vous avec la vie, il ne voulait pas renier ce monde. Mais il avait le sentiment que la mort, négligée, s'éloignait lentement, enveloppée dans l'ombre chaude du soir pendant que lui était un homme enrichi reniant sa pauvre mère. Pourtant il n'était rien moins qu'arrogant, au contraire ! C'est alors que l'image de Mija monta en lui et elle lui apparut cordiale, de loin, elle qui lui murmurait, à l'ombre des marronniers : « Tu as assez fréquenté la mort ; désormais elle ne doit plus se mettre en travers de ton chemin. »

Tandis qu'il ouvrait l'armoire pour y chercher un objet quelconque à emporter, les idées palpitaient en lui. Quand on se prépare pour un rendez-vous, il est fréquent qu'on se change, qu'on enfile une autre chemise, qu'on ajoute un petit quelque chose à son aspect extérieur. Mais lui était là, les mains vides, démuné des instruments que nécessite le travail de la vie.

Il haussa les épaules. Rien, c'était mieux. Il était une sorte de terrain alluvial : ce qui restait de l'homme après le déluge. Ces êtres-là n'ont pas besoin de nouveaux vêtements ; les ombres du vide et de l'innommable les habillent. Et, quel que soit le rendez-vous, c'est un arrière-plan un peu particulier. Bien entendu, cet état d'esprit était excessif, il ne s'agissait que d'un rendez-vous avec une infirmière. Mais, à cet instant, elle représentait l'ensemble des gens. D'autant que c'était une femme et qu'elle montrerait vite sa réticence envers un homme qui porte toujours le même pantalon et toujours les mêmes chaussures militaires. « Qu'elle se manifeste donc ! » pensa-t-il. Un geste à peine perceptible, un signe discret suffirait.

Il se planta devant la vitre de la porte donnant sur la terrasse : un mètre soixante-dix, blond comme les blés, des pommettes assez saillantes, beaucoup moins qu'en mai toutefois, des yeux gris-bleu. Leur expression ? Gris fatigué. Comme un mur solitaire et raboteux, un jour de nuages, sur une côte déserte des faubourgs.

Il s'éloigna. « On ne devrait jamais s'observer dans une glace ; seul le visage de l'autre peut être miroir », se dit-il. Seul un visage peut lire un autre visage et les yeux d'autres yeux. Cela, elle doit le savoir ; comment expliquer son attitude, autrement ? Elle doit être pareille avec tout le monde. De toute façon, l'intérêt d'une femme attentive, compatissante, ne l'aurait pas sorti de son silence apathique. Alors que sa bienveillance ressemblait en quelque sorte à celle que déverse, impersonnelle, la forêt la nuit. Elle qui l'accueillait toujours sans réserve et l'incluait dans son ordre naturel, vaste et vivant.

Il quitta la chambre, sortit du bâtiment.

Près du pavillon des infirmières, dans une prairie triangulaire clôturée, broutaient une jument et son poulain ; des arbres ombrageaient le pré, tout évoquait l'atmosphère douce et tranquille d'une ferme, le soir.

Il passa devant la loge du concierge, franchit la grille, et l'entrée du camp lui apparut. Il chassa ce souvenir, car il voulait être le touriste curieux qui, ayant rencontré une étrange inconnue en se promenant l'après-midi, part à sa recherche après le dîner.

XIV

Non loin du monument aux morts s'élevait, abrupt, le mur du sanatorium ; en bas, dans le bois, le long d'un sentier étroit, un ruisseau d'une main et demie de large clapotait, arrosant la tache vivante de l'herbe verte. Elle ressemblait à du blé clairsemé à peine levé, et les oies y clopinaient sans égards.

Une borne kilométrique, c'est ainsi qu'il jugea le monument ; s'il le remarquait maintenant, c'était à cause du rendez-vous ; jusqu'à présent, les noms des morts de la Première Guerre mondiale gravés sur la stèle ne l'avaient pas attiré. Cachés dans le grain de la pierre grise, ils étaient silencieux et n'effrayaient pas les oies qui se dandinaient paresseusement du ruisseau jusque dans les cours. Non, ce n'était pas vrai, il s'était déjà arrêté ici auparavant. À ceci près qu'à l'époque il leur avait parlé comme s'il avait été un des leurs. Ce soir son rendez-vous l'éloignait d'eux : il s'efforçait de sentir leur présence sympathique et affectueuse tout en les tenant à distance.

Il avança sur la route puis fit demi-tour. C'est alors qu'elle apparut au détour du chemin.

En jupe grise et corsage blanc, elle marchait à petits pas un peu heurtés tandis que deux anglaises se balançaient sur ses joues.

– À la dernière minute, j'ai dû porter une bouillotte à

quelqu'un, dit-elle sans le regarder et en avançant à petits pas exactement comme elle l'aurait fait si elle avait été seule.

C'est ainsi qu'elle entra dans sa chambre, avec cette différence qu'ici son maintien tranchait encore plus avec la rigidité de sa démarche ; ses seins sont des seins de femme, un peu trop peut-être même, alors que ses jambes, des genoux jusqu'à ses fines chevilles, semblent des soutiens trop graciles pour son corps.

– Votre œil va mieux ?

Elle regardait devant elle.

– Ça va...

Il allongea le pas, qu'il avait ralenti pour voir si elle le remarquerait. Mais elle allait son chemin.

– Vous marchez toujours comme ça ? demanda-t-il.

– Ma façon de marcher vous semble bizarre ?

– Elle ne l'est pas ?

– Mais non !

Il la regarda discrètement de côté. Encadré de ses cheveux soyeux, son front haut et bombé se voyait moins ; ses lèvres étaient charnues et arquées comme la bouche d'un enfant qui est passé des pleurs au rire.

– Et en quoi elle vous étonne ? demandèrent les lèvres.

– Elle est irréfléchie.

– Ma façon de marcher ?

– Oui, et vous également, vous toute ! dit-il.

Du coup, machinalement autant que par coquetterie peut-être, elle accentua son raide maintien d'automate.

– Vous voulez dire que cette promenade aussi est irréfléchie ?

– Oui, elle l'est aussi.

– Vous avez sans doute raison...

Elle monologuait presque.

Le chemin commençait à grimper. À droite, le paysage

légèrement vallonné offrait des vergers et, à gauche, des potagers où poussaient des haricots à rames.

Elle s'éloigna, alla arracher une cosse verte toute tordue puis revint sur ses pas.

– ... Mais pas complètement, dit-elle. Ce n'est pas vrai qu'elle soit complètement irréfléchie.

– Vous voulez dire que cette promenade était préméditée?

Il la regardait sourire et mordiller l'extrémité de la cosse verte. Elle arrondissait les lèvres en grignotant; puis, d'un mouvement de tête, elle écarta ses cheveux pour lui jeter un coup d'œil et détourna encore une fois son regard bleu. Et si elle regardait de la sorte lorsqu'elle voulait faire la rusée? Il remarqua ses lèvres arrondies comme celles d'un poisson qui aspire l'air dans son aquarium. Et il lui sembla que, pendant qu'elle le massait l'après-midi, tourné vers le mur, il avait déjà pensé à ses lèvres. Peut-être pas juste à ce moment-là, mais en tout cas quand elle lui avait mis des gouttes dans les yeux.

– Vous croyez?

– Non.

– Alors, si vous-même avez des doutes, c'est que vous vous trompez.

– Je n'ai pas de doutes, dit-il en riant. J'en suis sûr.

– Quelle prétention! marmonna-t-elle avec nonchalance en grignotant sa cosse – et aussitôt, comme si elle s'arrachait à ses pensées: Vous me prenez pour meilleure que je ne suis en réalité.

– Il ne s'agit pas d'être meilleure ou pire.

– Et de quoi s'agit-il?

– D'irresponsabilité.

– J'ai donc été irresponsable en vous invitant à faire cette promenade?

Elle posa sur lui ses yeux bleus tandis que ses dents mordillaient la cosse avec satisfaction.

– Vous avez raison, dit-elle d’un air complice – et pour la première fois il sentit dans ses yeux l’ombre humide d’une passion tout à la fois rebelle et secrète. Mais pas tout à fait, ajouta-t-elle rapidement en regardant encore une fois droit devant elle. Un homme qui est toujours silencieux excite la curiosité.

– Il se peut que le silence cache le vide.

Elle continuait à grignoter sa cosse comme si c’était la plus belle occupation du monde tandis que, sur un rythme à la fois enjoué et absent, ses petits pieds allaient leur chemin. «Il me faudra réfléchir à cette démarche tranquillement et raisonnablement», se dit-il.

– Ceux qui reviennent de *là-bas* ne peuvent être vides, remarqua-t-elle alors. D’ailleurs, ce qu’ils ont vu *là-bas* est inscrit sur leur visage.

Ils se turent et il pensa que sa réflexion allait aussi son chemin, comme ses jambes, comme sa poitrine un peu trop redressée. C’est ainsi que marchaient les courtisanes, dont le corps adoptait sur la route, même en marchant, les mouvements étudiés de l’amour. Mais chez elle, c’était un défaut attendrissant, plaisant.

Elle s’arrêta et se retourna.

– Savez-vous que vous êtes incroyablement bavard ?

Elle le regarda un moment puis se détourna.

– Tous les solitaires deviennent bavards, dès qu’ils peuvent se confier à quelqu’un.

– Ils prennent leur revanche sur le silence qu’ils ont enduré ?

– En quelque sorte. Mais dès qu’ils ont parlé tout leur content, ils se sentent ridicules et se détournent.

Elle sourit.

– Donc, vous pourriez recommencer à vous taire comme un misanthrope ?

– Je n’en suis pas un.

- Ça me mettait horriblement en colère.
- Ce n’était pas volontaire.
- Il aurait mieux valu.

Ces derniers jours, il avait fait semblant de ne pas la voir, et elle ne savait pas qu’elle avait finalement gagné.

– Ma sœur habite ici, dit-elle. Chez un fermier qui loue deux chambres pendant les vacances, toujours aux mêmes hôtes.

À ce moment-là, une jeune fille brune sortit de la grande cour de la ferme et d’un pas vif vint à leur rencontre.

– Je suis en retard ? demanda-t-elle. Il faut m’excuser, ajouta-t-elle avec l’embarras de quelqu’un qui ignore le rôle qu’on lui a attribué pendant son absence.

Mais la petite s’était déjà retournée et reprenait avec assurance le sentier par lequel ils venaient d’arriver.

- C’est de lui que je t’ai parlé, Joséphine, dit-elle.
- Ma sœur m’a beaucoup parlé de vous, dit Joséphine.
- De moi ?

Il était surtout surpris par la petite qui marchait seule devant, comme si elle ne faisait pas partie de leur groupe et ne se montrait pas mécontente d’avoir de l’indépendance. On l’aurait dite emportée par les ombres du soir qui traversaient le tamis rosé du couchant ; cependant il savait qu’elle écoutait, qu’elle était présente, au côté de sa sœur Joséphine et à son côté, comme la clarté orange et diffuse qui se dispersait au sommet des arbres fruitiers.

Elle s’arrêta et ils la rattrapèrent ; c’est alors qu’elle lui prit la main.

Quand la petite main l’eut saisi, sa première sensation fut une bouffée de ravissement. Plus merveilleuse que s’il avait été le premier à la toucher, car, dans tout amour, avec ses doutes, ses incertitudes, les premiers instants sont sans doute les plus grisants. Et elle, sans transition, sans préparation, elle avait levé ces hésitations intermédiaires. Et cette preuve

spontanée, surprenante, de son acceptation était, au-delà de tout, irréelle et indéfinissable. D'autant plus qu'elle faisait son geste en présence de sa sœur, même si Joséphine n'avait encore pu le remarquer. C'était comme si, grâce à la présence de Joséphine, elle s'était soudain sentie sur un terrain familier, stable : il ne lui restait plus qu'à lui saisir instinctivement la main.

– Hum, marmonna-t-elle. Cet après-midi, je lui ai massé l'épaule ! Nous avons bien ri. Heureusement que la vieille n'était pas là !

– Arlette ! dit Joséphine, scandalisée.

– Vous vous appelez donc Arlette ?

– C'est un nom idiot, non ?

– Voyons, Arlette ! protesta de nouveau Joséphine d'un ton maternel.

Comme Joséphine penchait la tête pour voir sa sœur, il se rapprocha un peu plus d'Arlette afin de cacher leurs mains jointes. D'ailleurs elles n'étaient pas jointes. La main d'Arlette était cramponnée à la sienne. S'ils avaient été seuls, ces instants eussent été irremplaçables ; mais il se défendait de sa main, car il avait l'impression qu'elle le conduisait comme un frère malade alors qu'elle était elle-même une enfant somnambule. Il tenta donc de s'en libérer peu à peu. Mais la main tenait fermement la sienne. Elle n'était pas tendue, elle ne la balançait pas comme on le fait d'habitude pour marquer sa joie ; son coude était replié en triangle comme si elle craignait inconsciemment qu'il lui échappât. Néanmoins, ce coude saillant était charmant ; c'est ainsi qu'une petite fille tient son père pour l'entraîner de force vers une vitrine qui la fascine.

– Tu sais, Joséphine, il était aussi près de Buchenwald.

– C'est horrible, dit Joséphine – un temps, puis : Cela doit faire un drôle d'effet, non, quand on revient et qu'on se promène de nouveau librement dans les bois ?

– Oui, murmura-t-il, embarrassé, car ils quittaient le sentier et il devenait plus difficile de dissimuler la main d’Arlette.

Joséphine l’avait certainement remarquée. Il crut voir dans ses yeux un étonnement indulgent ; elle avait l’air à la fois surprise et soulagée. Pour lui, elle savait fort bien que sa sœur était inconsciente et donc vulnérable ; son côté maternel devait être rassuré par cet appui que cherchait Arlette sur sa main. Pourtant, elle restait soucieuse.

– Alors, vous vous plaisez chez nous ? dit-elle avec un aimable sourire.

– Je me sens comme chez moi.

– Oh, comme chez vous ! Quand même pas !

« Sous ses sourcils noirs, quels beaux yeux ! » se dit-il tout en se rapprochant d’Arlette.

– Au fond, nous ne sommes chez nous nulle part, expliquait-il comme s’il y avait moins de danger à propos de sa main si elles l’écoutaient toutes les deux. De toute façon, il vaut mieux ne pas revenir brutalement devant les visages connus et les objets familiers. Ils ne nous comprendraient pas, peut-être même nous repousseraient-ils ; tant d’amis aujourd’hui ne sont présents en nous que pour avoir laissé la marque de leur mort tragique ! Voilà pourquoi j’ai presque de la reconnaissance envers ma maladie.

– C’est le comble de l’ironie, murmura Arlette.

– Peut-être. Mais c’est la recherche d’un confort particulier, une sorte de repos dans une oisiveté dénuée de responsabilité. Un peu comme se coucher sur la croupe chaude d’un monde désolé et inhabité en attendant que survienne un événement. Impossible d’en faire autant dans un univers familier où gens et choses vous assaillent en vous empêchant de vous retrouver.

Mais sa main l’encombrait. Une main tout aussi étourdie qu’elle, à n’en pas douter. C’était bien la raison qui les

rendait solidaires. Mais leur rencontre aurait dû voir le jour sans témoin.

Alors il décida de se baisser pour renouer un lacet en apparence défait. Et là, penché sur sa chaussure, il respira de soulagement.

– Vous avez dit : se coucher dans un monde inhabité ? demanda Arlette. Si je comprends bien, dans votre chambre, vous êtes coupé du monde et nous, tout autour de vous, nous n’existons pas !

– Excusez-moi. Mais ça n’a rien à voir avec de l’orgueil.

Elle reprit, comme pour elle-même :

– Il lit toute la journée sans parler. Il ne te remarque même pas quand tu entres dans sa chambre.

Son allure si particulière lui plut, tout à coup, maintenant qu’il n’était plus gêné par sa main.

Joséphine, silencieuse, se contentait d’afficher un sourire aimable et compatissant ; ils avaient l’air perdus dans un monde où ils ne se rencontreraient pas, ne le mesurant pas à la même aune. Joséphine choisit ce moment pour sortir de sa rêverie respectueuse.

– Arlette, nous sommes pressées, dit-elle.

L’attaque était d’autant plus foudroyante qu’il n’avait absolument pas pu la pressentir.

– On vous attend ?

– Oh, le devoir !... s’exclama Arlette.

« Un style à mi-chemin de l’aimable conversation et de l’histoire forgée de toutes pièces », songea-t-il.

– ... Cet après-midi, des officiers américains sont venus demander à la directrice de leur prêter des infirmières ce soir, pour le bal de leur club !

– Et Arlette dit que je dois y aller moi aussi, fit Joséphine avec un sourire embarrassé, un brin interrogatif.

– Bien sûr. Pourquoi pas ? répondit-il.

Mais il se sentit envahi par une ironie trouble et en même

temps par une indifférence sans limites ; subitement il se sentait à des lieues du comportement rêveur de l'enfant né avant terme.

– Ils vont venir nous chercher en jeep, dit Arlette.

Ils étaient arrivés près du monument aux morts. Il s'arrêta.

– Oh ! Accompagnez-nous jusqu'à l'entrée ! s'écria Arlette.

– Je préfère me promener encore un peu, dit-il.

– Nous vous aurions bien invité, mais ils n'ont besoin que de filles, dit Arlette.

On voyait clairement qu'elle se rendait compte à quel point sa plaisanterie tombait à plat.

Il s'avança entre les arbres où se fauflait le crépuscule, douce marée d'air qui recouvrait les troncs avec soin. Il se sentait banni de cette sombre nature. Son corps en était exclu et, malgré l'obscurité, il voyait ses pieds avancer, et ses pensées s'enchevêtrer dans son crâne. Mais il repoussa cette sensation bouleversante à laquelle un instant aurait suffi pour mettre en pièces la machine humaine ; cet instant était le ménisque d'un récipient plein à ras bord qui n'attendait qu'une goutte pour déborder. La pénible sensation évacuée – comme le matin où dans la salle de bains il avait serré dans sa main son mouchoir maculé de rouge –, il appela les arbres à son secours. Mais les ténèbres refusaient de l'aider ; les troncs y restaient négligemment isolés dans un éloignement volontaire et tenace. Ce n'était jamais que du bois, et il ne pouvait se joindre à la présence infinie, impersonnelle du cosmos ; et pourtant, au long des mois qui venaient de s'écouler, à l'unisson de la forêt, la nuit, il avait senti affluer en masse les souvenirs d'une mort qui ressemblait à une obscurité sans limites. Voilà que cette immensité de terreur tranquille et sombre était réduite à une mèche de cheveux blonds. S'il ne l'avait pas vue dans la jeep, il en aurait été moins éprouvé. Après leur départ, il n'avait pas pu rester sur la route, il lui avait fallu venir ici, rejoindre ses arbres. Là-bas, devant l'entrée, elle s'était assise dans le véhicule et de la main lui avait adressé ce signe heu-

reux qu'on voit faire à une enfant qui enfourche un cheval de bois. Par bonheur, la jeep était partie immédiatement, à toute allure, animal carré sur ses longues pattes. Mais l'instant avait suffisamment duré pour le secouer. Il fallait qu'elle soit un peu toquée pour le prendre ainsi, mine de rien, par la main devant sa sœur? C'était une petite somnambule qui, les yeux grands ouverts, se promenait dans le pays de ses contes de fées. Mais son visage animé, ses cheveux qui voletaient dans la jeep qui s'esquivait n'avaient vraiment rien à voir avec la confiance de l'enfant qui tient la main d'un homme et s'y fie comme si c'était celle de son propre père. À moins que si... Mais alors, pourquoi l'avoir invité, si elle était incapable de prêter attention à quoi que ce soit et si c'était pour mettre à sa place un club de soldats? En voiture, elle avait ri, elle avait trouvé la formule du bonheur, pas possible autrement! C'était un péché contre l'esprit d'avoir abandonné son univers pour une jeune fille un peu dérangée, voilà pourquoi la forêt ne voulait plus l'accueillir et les arbres le rejetaient comme un corps étranger. Au même instant, il lui sembla qu'il avait vécu dans le monde des camps à l'époque brumeuse d'avant sa naissance, et que désormais, sur la terre des hommes, il n'y avait plus personne pour le reconnaître comme un des siens. Parce que maintenant il n'appartenait plus à personne. Elle l'avait attiré à dessein hors de sa tanière, puis elle s'était moquée de sa maladresse. Lui avait trahi son univers en se figurant que, s'il allait au rendez-vous après dîner, sa solitude se déchirerait. Il s'était défendu contre toutes les images qui auraient pu le gêner dans sa nouvelle expérience. Dorénavant, il ne désirait qu'une seule chose: ne pas se sentir exclu de la nature; en cet instant, il avait trop grand besoin de l'obscurité de la forêt et des ténèbres de la nuit pour se cacher, pour se retrouver lui-même dans l'atmosphère du passé. Il était intenable d'être à la fois étranger au monde de la mort et étranger au monde des hommes. Ce constat d'évidence le

calma et, tout en reprenant sa respiration, il sentit que le bois relâchait petit à petit sa résistance. Bon, c'était un faux pas, à l'avenir il serait plus prudent. Quand elle reviendrait avec ses thermomètres, quel changement il opérerait ! Elle ferait connaissance avec sa froideur. Et il se retrouva dans les bras de la nature ; enfant dans le sein maternel, il vivait d'elle, d'elle qui déversait imperceptiblement sa force en lui. Des feuilles se mirent à bouger quelque part là-haut, un oiseau s'envola dans un frou-frou d'ailes, et alors, au loin, l'éternité fit écho à ces bruits et la terre bourdonna, intemporelle.

La cloche à l'entrée du pavillon sonna, et la nuit s'anima un court instant. De l'endroit où il se tenait, il ne la voyait absolument plus comme une cloche de monastère, mais autrement – sans qu'il pût dire comment. Loin de le ramener au pavillon, ses pas l'enfoncèrent dans le bois.

Sans doute l'infirmière de nuit allait-elle bientôt passer dans sa chambre et remarquer qu'il n'était pas encore couché. Tant pis ! Peut-être serait-ce le nonchalant Michel qui serait de garde, celui qui entrebâillait doucement la porte et qui, par la fente blanche, inspectait le lit au faisceau de sa lampe de poche. Que d'attentions pour qu'on aille se reposer à l'heure donnée et qu'on se rétablisse vite, alors qu'on anéantissait des millions d'hommes ! Quel rapport a par exemple l'amitié silencieuse d'une forêt française avec le pays de la mort ? Apaisé, recueilli, le bois parle, dans un murmure, de la bonté qui jamais ne se dédit, en émane la douce certitude que rien ne s'est passé d'irréparable et que la nature conserve intacte sa pureté. Cependant n'était-ce pas justement parce qu'il avait renié l'atmosphère de *là-bas* qu'il était parvenu à le ressentir ? N'avait-il pas, en passant devant la loge du concierge pour aller à son rendez-vous, n'avait-il pas volontairement chassé l'image de la porte d'entrée du camp ?

Souhaitant sauvegarder son unité dans ce monde damné, il aspira, en toute connaissance de cause, à retrouver l'atmo-

sphère qui était sienne. Il lui suffisait de cligner doucement les yeux pour faire resurgir le pays perdu qui l'encerclerait complètement sur-le-champ. Tiens, pour évoquer ce jour qui, dès avant l'aube, l'avait vu quitter les wagons à bestiaux les ayant amenés de Trieste. À la grande entrée, face au fronton où planait le gris de plomb du poste de brigands en train de s'éveiller, la première chose qu'ils avaient pu contempler, c'était un bâtiment de pierre bien réel. Ils avaient compris que des lieux clos les attendaient – local avec cheminées, escaliers, portes, toilettes –, que c'en était fini de l'urine coulant le long des wagons bringuebalants, des déchets enroulés dans du papier jetés entre les barreaux de fer. Voilà pourquoi ils avaient, au moment même, franchi la porte dans l'état d'esprit de ces pauvres voyageurs qui, égarés au cœur de la nuit glaciale, aperçoivent, à l'aube, les poutres noircies d'un refuge forestier. Puis leurs rangs s'étaient arrêtés dans l'immense cour et, découvrant à la lumière pâle les trois mots noirs en majuscules inscrits sur la façade, ils avaient senti un souffle les envelopper, plus glacé encore que celui qui en chemin s'exhalait de la neige. Cet aphorisme selon lequel le travail rend libre laissait pressentir le néant et l'assujettissement à une atmosphère saturée de vide. Finalement on les avait lâchés à l'intérieur d'un long bâtiment, dans une gigantesque salle de douches où ils furent pris dans le tumulte d'un caravansérail qui aurait perdu le sens commun : en guise de chameaux groupés en images de rêve, en guise de pur-sang arabes poussant leur strident hennissement, en guise de vociférations gutturales lancées par des guides bédouins, fusaient, au-dessus du claquement de centaines de pieds et du bruissement des corps, par-delà la mêlée des questions et des réponses, des ordres donnés par des hommes en vêtement zébré. Aux rabatteurs armés qu'ils remplaçaient, ils avaient emprunté le vocabulaire et le ton agressif, il ne leur manquait que l'hystérie propre aux cris des

Allemands. *Los*¹ ! La rapidité est aussi le rythme de la peur. Et, comme les autres, il retira en toute hâte ses vêtements, ôta les chaussures de ses pieds qui commençaient à se réchauffer. Ensuite, tout aussi brusquement, il dut abandonner sa tête à un barbier qui lui rasa les cheveux à la tondeuse. Quand il écarta les bras pour que l'alerte figaro pût écumer ses aisselles, sans davantage faire attention à l'homme, il se tourna vers le reste de la multitude. Il ne réfléchissait pas, ses yeux captaient des images insensées, comme arrachées à un rêve. C'est seulement lorsque le rasoir, tel le couperet d'un châtreur négligent, s'achemina vers son pubis qu'il découvrit à travers un voile qu'il ne s'agissait pas d'une simple histoire de poils, mais qu'en réalité on retirait un par un à la majorité des corps dénudés les éléments de leur personnalité. En effet, dans la presse et les hurlements, comme au milieu des cochers irascibles qui crient après leurs rosses, se déroulait un rituel qui, sans être sanglant, était fatal, puisque tous les nouveaux en sortiraient marqués à jamais ; et quand ensuite il avança en compagnie des autres sous l'une des douches qui diffusaient une vapeur bienfaisante sur leur peau nue et leur crâne rasé, insensible à la chaude cascade qui se répandait sur ses membres gourds, il promenait un regard panoramique sur ces corps, essayant de trouver un sens aux gouttes qui leur ricochaient sur le sommet de la tête et glissaient sur le trapèze des hanches. C'étaient des chairs blanches du Karst, des hommes qui devenaient sur le tard les recrues d'une religion folle. C'étaient des corps sans méchanceté qui n'avaient pas l'habitude de lutter contre le mal et la monstruosité. Il y avait déjà pensé quand à coups de grand pinceau on avait badigeonné de désinfectant les parties rasées de sa peau qui s'étaient alors mises à cuire ; à ce moment-là aussi, il avait songé aux corps de ces paysans qu'on avait rabaissés au rang

1. «Vite!»

de génisses. Certes, il avait tenté d'éteindre les feux et pressé ses mains sur les flammes qui lui léchaient les aisselles et le pubis, mais il avait compris qu'il était devenu irrémédiablement vulnérable, face à la nudité de Filip, de Pepi et de tous ceux qui jusque-là étaient pour lui une garantie de solidité et de vigueur. *Los!* Le barbier s'emportait sur un corps d'un certain âge dont le membre se dérobaît à sa main, mais finalement le rasoir s'était rendu maître du goulot fatigué, et la main alerte avait tiré le sexe une fois à droite, une fois à gauche comme un élastique distendu.

Ce n'était pas tout : les vêtements aussi, il dut les fourrer dans un sac en papier sur le même rythme fiévreux. Évidemment, il tenta de bien ranger ses affaires, mais bientôt des mains étrangères s'en mêlèrent et empoignèrent convulsivement le linge repassé. *Schneller, schneller*¹, siffla avec colère une bouche qui se pencha sur ses mains juste au moment où il tirait de sa valise les tricots de laine que Mija lui avait envoyés en prison. Puisque dans la grande salle on donnait tout, comme dans une foire d'apocalypse, de ses poils et de ses cheveux jusqu'à ses chaussures, au point de se retrouver aussi nu et lisse qu'au moment où l'on avait contemplé pour la première fois la lumière du monde, il ne fut pas malheureux de se voir ravir linge et vêtements. Mais il se sentait orphelin et d'un seul coup complètement vide, car il n'avait plus les petits billets de Mija. Il les avait cachés dans les ourlets de son manteau noir, persuadé, naïf qu'il était, qu'il l'aiderait à affronter l'hiver allemand. Il avait cru que, même privé de tout, il serait à la hauteur des épreuves si ces petits mots restaient à proximité de son cœur. Maintenant, il se sentait comme arraché à la terre des vivants, presque en apesanteur. Et c'est dans cet état qu'il avait dû sortir pour rejoindre les autres en rangs serrés devant une baraque où

1. « Plus vite, plus vite ! »

étaient collectés les renseignements personnels. Corps nu sur la neige, emplâtre gelé de l'air sur les flancs, coiffe d'acier sur le crâne rasé ; plus que tout, il lui semblait que c'était le sentiment d'irréalité qui allait le faire vaciller. Le vent soufflait en effet des aiguilles acérées qui se plantaient dans ses tempes, et sa conscience semblait s'échapper de lui comme cette vapeur qu'il avait quittée juste à l'instant pour la neige de février. Mais il avait à la main un mouchoir avec, à l'intérieur, ce qui restait des paquets de cigarettes de Mija. Un bien maigre baluchon. Au dernier moment, avant la douche, il l'avait sauvé et il le tenait maintenant dans ses mains serrées contre sa poitrine comme s'il protégeait par là même son dernier souffle de vie. En tapant des pieds sur la neige figée pour ne pas s'abandonner au néant de gel, il se rendit compte que les autres n'avaient plus le moindre souvenir, si misérable fût-il, du monde des hommes. Alors, s'aidant de son cadeau, qu'il serrait nerveusement dans ses mains tout en courbant les épaules pour les soustraire à la bise tenace, il tenta d'évoquer l'image de Mija ; mais ses traits se perdirent avant même qu'il pût les rassembler. Il se retrouva devant une table, cependant que le vent soufflait d'un bout du monde à l'autre par l'entrée opposée. Ensuite, à la porte, une main experte saisit sur un tas des culottes bouffantes italiennes vertes, une veste civile courte et des galoches. Mais déjà le rythme sinistre recommençait à pousser le troupeau nu. *Los ! los !* Et dans la scansion de ce rythme, il enfila son caleçon ainsi qu'une chemise courte puis ferma son pantalon tout en marchant, car la bande de romanichels se rassemblait déjà pour le départ. De la main gauche, il agrippait la ceinture, et de la droite, qui serrait toujours le petit paquet, il s'efforçait de joindre les revers de la veste afin de protéger du vent sa gorge et sa poitrine. En galoches, ils pataugèrent dans la neige avant de s'arrêter devant deux baraques. Puis, les chaussures alignées s'enfoncèrent dans la neige, et le froid

qui soufflait de la réserve intarissable de la mort, perçant l'étoffe, lui pénétra le dos, lui enchaîna les chevilles juste au-dessus des chaussettes, et s'insinua dans les jambes de pantalon jusqu'aux genoux. Combien de temps restèrent-ils debout? Le temps s'était congelé, sa réflexion également s'était pétrifiée. Tout était devenu un immobile néant blanc. S'était-il finalement produit ce qu'une peur irraisonnée lui annonçait dans son enfance, quand les fascistes brûlaient la maison de la culture slovène à Trieste? Un vide qui ne commence nulle part et n'annonce aucun avenir. Une éternité muette. Un non-sens tantôt pointu comme une aiguille incandescente qui va vriller le cerveau, tantôt relâché, détendu, immense comme un assaut froid qui enserme de toutes parts et qui donne envie d'avoir des milliers de mains pour s'en couvrir le corps. Un destin sans cadre. Un noyau toujours exposé, peau, écorce parties. Et maintenant aussi privé des accessoires qui, d'habitude, accompagnent l'homme sur le chemin du silence sans fin. Tout le superflu était resté dans le sac de papier. Le linge que seule la main de Mija avait pu choisir. Un gros manteau du temps où il cherchait sa voie dans ces livres de théologie dont Mija s'était moquée avant de lui demander d'oublier à jamais son ironie déplacée. Tout ça dans un grand sac de kraft. Avec des chaussettes de laine. Et un pull-over. Dans le wagon, il n'avait pas voulu y enrouler ses jambes, pas plus que dans le maillot, pour ne pas leur manquer de respect. Qui sait si, un jour, il pourrait encore les toucher? Mais surtout étaient restées dans le sac en papier ses lettres, qui disaient son déchirement. Car sa pondération n'était qu'apparence pour des yeux myopes. Le sac contenait toutes leurs rencontres dans la ville camouflée. La promenade avec Jadranka et la bouche ouverte d'un poisson diaphane, couleur de rubis, dans l'aquarium. La mer qui brille comme de la cendre. La plage condamnée par la botte allemande. Puis le train. Les acacias le long des voies. Dans

le grand sac en papier aussi, le petit port de Barkovlje. Et le plaqueminier avec ses fruits d'onyx lumineux. Et le pin qui pliait sous les assauts de la bora. Il était toujours debout, les coudes serrés au corps pour barrer le chemin à l'hiver bavarois. Il était seul. Il n'avait plus conscience de l'existence des autres à ses côtés. C'était comme si le petit grain de chaleur qu'il conservait constamment en lui avait fondu tel un flocon dans la main : le néant était à l'extérieur autant qu'à l'intérieur de lui-même. C'est alors que quelqu'un qui marchait vers la baraque voisine s'était arrêté à l'extrémité de la file. Il ne le voyait pas, mais bientôt remonta la nouvelle que d'un instant à l'autre ils entreraient dans une baraque : il ne fallait pas se plaindre d'attendre ainsi, il n'y avait pas si longtemps, ils vidaient des brocs d'eau sur les nouveaux, nus bien sûr, qui se métamorphosaient en statues de glace. L'inconnu ajouta qu'il était possible d'acheter en douce une paire de chaussettes ou même un pull-over aux préposés aux sacs de papier. Un paquet de cigarettes pour un pull. Ou pour une paire de chaussettes. Il continuait de serrer ses coudes contre son corps, mais maintenant il bougeait légèrement son avant-bras pour sentir le petit renflement moelleux de sa poitrine. Car il pressentait que le pull-over en lui-même n'était pas une solution quand tout son être était exposé. Il se disait que Mija l'accompagnait, qu'elle avait posé sa main du côté de son cœur, pour l'aider en secret.

Un chien aboya.

Il s'arrêta : un berger allemand ! Mais l'instant suivant, il sut que l'aboiement venait d'une ferme éloignée. C'était une incroyable consolation de savoir, même s'il ne les voyait pas, qu'il se trouvait au milieu de fermes françaises avec des chiens dans les cours. Son corps était en sécurité et personne ne le menaçait. Arlette ? Il devait oublier cet intermède enfan-

tin. On allait remarquer qu'il n'était pas dans sa chambre. Mais pourquoi aller dormir, quel intérêt avait-il à sombrer dans l'inconscience alors que le lendemain tout serait de nouveau privé de solution et de sens? Tout en continuant à marcher entre les arbres, il retourna *là-bas* et songea que, dans un camp, un nouveau est bien différent d'un nouveau dans la vie courante, d'un conscrit par exemple. Car même en possession d'un gilet de laine et d'une paire de chaussettes pour éviter à son corps d'être transpercé par le froid brutal pendant le rassemblement, un nouveau n'en était pas pour autant en meilleure posture au moment où les anciens choisissaient la main-d'œuvre qui devait partir autre part. On emmenait tous les sélectionnés devant un entrepôt où ils devaient enfiler une nouvelle tenue, peut-être meilleure, peut-être pire. C'est ainsi qu'il se retrouva lui aussi dans un transport qui l'emmena vers l'inconnu. C'était justement d'eux, les nouveaux venus de Trieste, que les *prominents*¹ de Dachau se débarrassèrent d'abord. Puisqu'ils étaient arrivés les derniers! On ne pouvait pas laisser une masse à ce point informe dans un camp de la distinction de Dachau; comme dans toute institution bien organisée, *là-bas* aussi les classifications étaient opérantes, réputation, curriculum, appartenance politique, recommandation d'un prisonnier influent. Or eux n'étaient que des paysans du Karst ou des Triestins ordinaires: c'est pourquoi, à la première occasion, on les transféra dans un endroit où il y avait besoin de main-d'œuvre. Il se retrouva avec des hommes de Repentabor, de Dutovlje, et leur visage, leur allure, alors qu'ils roulaient encore une fois à travers la plaine enneigée, lui semblèrent familiers et proches. Le froid traversait les wagons, traversait les vêtements, traversait les os, cependant les hommes étaient plutôt

1. Ceux des déportés auxquels les nazis avaient conféré une autorité.

vifs. Comme si l'atmosphère sans espoir dans laquelle ils se retrouvaient leur avait inoculé le virus de la vie vagabonde et désordonnée. L'épouvante avait reculé quelque part au fond d'eux et l'on voyait se conjuguer en eux la curiosité impatiente qui les portait à communiquer avec ce trait spécifique du paysan qui veut tout savoir, suivre avec passion et vigilance aussi bien la germination que la croissance. Naturellement, en Alsace ils furent harcelés par un rythme de travail fou : ils devaient passer la moitié de la journée prisonniers d'un tunnel isolé et on ne les laissait même pas dormir en paix sur les paillasses de l'usine désaffectée. C'est en poussant des cris perçants qu'on les tirait de leur sommeil et qu'on les mettait en rangs. Mais leur familiarité avec la pioche et la pelle leur permettait de manier énergiquement le pic ou de repousser les rails avec des barres de fer dans le tunnel. Ils trimaient ainsi dans les courants d'air venus de la neige, mais la capacité de résistance qui s'était accumulée en eux grâce à leur lutte séculaire contre la terre pierreuse du Karst empêchait maintenant leur corps de dépérir.

Chaque fois que la nuit les cris des oiseaux sauvages pénétraient, diaboliques, dans les tissus tout juste endormis, le corps, le matin, ne se levait pas de son châlit; alors, au moment de partir en rangs vers le tunnel, on le sortait dans une caisse que la nouvelle neige, dans la cour, recouvrait à moitié. Un matin, un camion emporta une caisse de ce genre sur une route en lacet des Vosges et lui qui quittait ses camarades encore vigoureux malgré leur travail dans le tunnel s'assit sur la caisse. Exténué, il était resté allongé par terre, si bien qu'ils l'avaient fait monter à coups de pied dans le camion qui partait pour la centrale de la mort, dans la montagne, là où, sur le versant abrupt, il y avait des terrasses plantées reliées de part et d'autre par un escalier, chaque plate-forme ayant un double lien avec celle du dessus et celle du dessous. Une baraque limitait chaque extrémité des terrasses, c'est-à-dire à

droite et à gauche des deux escaliers. Au milieu de la terrasse du haut, une potence en bois projetait son bec courbe vers le ciel ; tout en bas, au-dessus d'une baraque apparemment semblable aux autres, s'élevait une haute et étroite cheminée d'où s'échappait sans cesse de la fumée. Lorsque le vent soufflait en direction des baraques, une odeur de suif fondu planait dans l'air. Quand quelqu'un devait, la nuit, poussé par la dysenterie, se traîner hors de son lit, il pouvait voir tout en bas, non loin de la limite des barbelés, une rose incandescente au-dessus de la cheminée. Elle fleurissait dans la nuit, comme suspendue dans les airs au milieu des montagnes, et ne se fanerait pas tant que dureraient dans l'entrepôt, sous la cheminée, ces inépuisables réserves de combustible. Et là-bas, à proximité de ce haut-fourneau perpétuel qui les transformait en cendres et en fumée, lui aussi allait et venait dans la foule grouillante. Dans le royaume silencieux du néant. Sans pensées, car elles s'étaient envolées comme des oiseaux dont le feu aurait roussi les ailes. Seul son corps se débattait encore, ses cellules résistaient. Mais lorsque ses tissus appauvris ne purent plus retenir l'humidité, quand ses jambes sèches comme des échelas firent de ses pieds des billots de bois qui se levaient avec difficulté d'une marche à l'autre, alors il ne resta plus à son corps qu'à s'étendre, sans plus bouger. Et alors que, à bout de forces, il était ainsi allongé devant la baraque sur la terre où la dernière neige avait fondu depuis peu, une lettre était arrivée. Les nouvelles de ses proches, depuis Trieste, avaient erré en Styrie où une main de femme lui faisait savoir que tout allait bien à la maison, sinon que Mija était partie voir sa sœur Mimica. C'était si miraculeux d'avoir une lettre qu'il ne réussit pas à rassembler ses esprits et qu'il ne comprit pas ce que voulait dire l'inconnue. Puisque Mimica avait été emportée par la grippe espagnole pendant la Première Guerre mondiale. Il ferma les yeux pour se concentrer sur le sens des mots et tenter de les saisir. Mais tout s'effiloçait

au fur et à mesure et se perdait comme si un souffle immatériel dispersait la moindre nébuleuse qui se formait sous son crâne. Il était allongé sur un étroit passage devant la baraque et il sentit alors qu'il devait se lever, car ses viscères s'étaient remis en route, évacuant du liquide comme pour exprimer au plus vite toute l'humidité de ses membres. Et il s'en fut, marchant vers l'inconnu ; après quoi, exténué pourtant, il s'en revint et se recoucha. Il sentait sous lui la terre piétinée et un désir à peine perceptible le poussait à lui demander, suppliant, de l'aider, d'affermir ses cellules ramollies, de se cristalliser en lui. Mais le nuage invisible restait suspendu dans l'air, et l'odeur de graisse étuvée qui en émanait, cette odeur lourde, paraissait maintenant passer à travers les mailles de filet de son corps allongé, flocon de vapeur à travers un tamis. Mija était partie chez Mimica. C'était donc comme si on lui disait qu'on l'avait montée jusqu'au dépôt au-dessus duquel, toutes les nuits, s'épanouissait la fleur rouge. Il avait beau se forcer, il ne réussissait pas à y penser. C'était à l'autre bout du monde, parmi des êtres différents ; cependant, leur destin était semblable à celui qu'il vivait sur cette maudite montagne. Mais il n'avait pas en lui suffisamment de vie pour évoquer distinctement le visage de Mija ; il devait se relever, le mal opiniâtre installé dans ses entrailles le conduisant vers des marécages brumeux et désolés. Là-dessus, il y retourna, mais sa pensée s'était tarie, transformée en une source asséchée et muette dont on ne voit plus que la cuvette de sable blanchi. L'infini au sein duquel il ne réussissait pas à convoquer l'image de Mija le poursuivait sans relâche sur ces terrasses, de la potence au four, si bien qu'il ressentait sa disparition comme un recul dans le vide où lui-même, à tout moment, pouvait s'abîmer. De même, la nuit, quand, couché au troisième niveau du châlit, il les cherchait dans son sommeil, ses traits se dérobaient avec obstination. Il dormait et il savait qu'il dormait. Elle n'était pas là, elle qu'il attendait

en vain et, pendant ce temps, sa couche chavirait : un sous-marin qui s'enfonçait dans les profondeurs. Au bout d'un moment, le lit en planches remontait, les deux grosses massues de ses pieds flottaient devant lui tels deux poids blancs, deux outres pleines de graisse pendant du plafond. Il tentait de se convaincre qu'il ne dormait pas, mais il savait que, dans son rêve, il nageait jusqu'à Mija, dont il désirait passionnément distinguer les traits. Mais il n'y parvenait pas, il nageait seulement, ses mains s'agrippant nerveusement au bois pour ne pas glisser du châssis qui, de nouveau, versait, sombrait dans l'obscurité, se précipitait dans un gouffre noir.

Il se rendit enfin compte que la nuit était silencieuse, qu'il marchait sous la futaie, qu'il fuyait devant l'image d'une jeune fille étrange qui avait commencé par lui tenir la main, contre toute attente, avant de se rendre au bal. Se serait-il livré pieds et poings liés à ce mouvement d'immaturité teintée d'absurde humiliation ? Oui, il s'était rapproché d'un monde inconnu, mais le hasard l'avait empêché d'en enjamber la frontière.

Pourtant, autant il était soulagé de s'être tenu en deçà de la fatale ligne de démarcation, autant il sentait qu'il lui faudrait sortir de la réclusion qui l'enserrait.

« Mija », pensa-t-il ; et sa force tranquille et harmonieuse lui apparut ; il s'en retourna comme si elle l'attendait dans la chambre, mais, ce faisant, il sentit une fois encore de façon claire et distincte que Mija ne tenterait pas de l'entraver sur le chemin qui s'ouvrait à lui.

Il avait beau marcher aussi vite que s'il se fuyait, il n'allait qu'au-devant de lui-même.

XVI

– Ainsi donc, monsieur dort encore ? s'exclama la doctoresse avec une gaieté un peu rude.

Elle l'avait trouvé endormi, et en tirait un brin avantage, se sentant pour ainsi dire confirmée dans sa virilité ; en effet, pour une bonne part, ses manières brusques résultaient à n'en pas douter de cette idée, formée d'instinct, que c'était elle qui en dépit de l'âge et de ses cheveux grisonnants circulait de pied ferme entre les lits de ces hommes réduits à l'impuissance.

– Comment vous sentez-vous ? Un de ces jours, nous allons essayer le pneumothorax.

– Mais vous avez déjà essayé, docteur, protesta-t-il en s'appuyant sur ses coudes.

– Vous ne voulez pas ! s'écria-t-elle, soulignant la brusquerie de son propos de coups de stéthoscope sur son tablier blanc. Mais c'est moi le médecin !

– C'est vrai que vous avez déjà essayé, docteur, dit calmement Mlle Chatain, partagée entre l'obligation d'un constat précis des faits et les égards dus à sa supérieure.

D'une pierre deux coups : Mlle Chatain donnait l'impression de veiller avec attention et circonspection à ses prérogatives.

– Bien sûr que j'ai déjà essayé. Et ça n'a pas marché. Je le sais bien, dit rapidement la doctoresse d'une voix cassante.

– Et comment va votre épaule, monsieur Suban? demanda alors Chatain.

– Qu'est-ce qu'elle a, son épaule?

Elle s'était retournée d'un bloc. Il se dit que, dans son tablier blanc, elle avait vraiment une carrure masculine.

– Vous aviez prescrit des massages, remarqua poliment Chatain.

– Je sais, je sais. C'est vous qui l'avez massé? Non? Qui vous a massé, monsieur Suban, Mlle Ribau?

– Mlle Dubois, dit Chatain avec précaution.

– Ah, c'est la petite, dit la doctoresse presque en aparté.

Déjà elle s'était engouffrée dans l'encadrement de la porte, mais, réapparaissant à la seconde même, elle lança du seuil un « Maintenant, votre place est sur la terrasse! », après quoi l'on put entendre le vigoureux claquement de ses talons faire résonner les dalles du couloir matinal.

Il se leva pour rejoindre la terrasse.

Il s'allongea sur une chaise longue et croisa les jambes.

La nature voulait-elle lui faire remarquer sa présence? En tout cas, un merle siffla du haut d'un arbre. Il songea que le chant d'un oiseau évoquait peut-être en l'homme qui, les yeux fermés, n'aurait pas vu la forêt l'image des branches, des feuilles, de l'arbre touffu puis de la forêt tout entière. Les branches et les arbres, seuls, ne peuvent donner la même sensation. Sauf quand le vent les fait bruire. Mais le vent est une aide externe. Étranges pensées. Mais non: il sentit qu'au fond il devait, petit à petit, régler ses rapports avec la nature, car jusque-là il n'en avait entretenu, la nuit, qu'avec la forêt; en somme, il n'avait associé une nuit qu'à la précédente passée dans le tunnel obscur de verdure où il marchait comme un soldat au front, sous un abri voûté. De jour, il se refusait toujours à toute réflexion sur la nature comme s'il craignait d'aborder trop vite une nouvelle découverte et, donc, de la gâter.

Il remua, comptant sur son corps pour modifier ses pensées. Tiens, ce matin, elle n'était pas venue avec ses thermomètres. La doctoresse et Mlle Chatain avaient semblé plutôt réservées à son propos ; la « petite » ne leur plaisait sans doute pas. L'idée engendra une connivence, une camaraderie complice avec Arlette, qui avait parlé de la « vieille » en usant d'une expression qui semblait, entre eux, aller de soi. Il fallait reconnaître qu'elle s'était rapprochée de lui à sa façon, une façon bien à elle. Du coup, il sentit sa main sur lui, qui le massait, il entendit les ressorts l'accueillir d'un grincement.

Au fond, il lui pardonnait presque sa trahison de la veille. Après sa promenade nocturne, il était plus calme et plus raisonnable ; comme s'il sortait d'un bain purificateur. Qu'avait-elle fait de plus que l'inviter à une promenade ? Lui avait-elle rien promis de plus ? Non, ce n'était pas sa faute si la promenade avait déclenché cette réaction.

« Présentement, se dit-il, me voilà, quand je pense à elle, le vieillard heureux de contempler la jeunesse indomptable de sa fougueuse petite-nièce » ; l'idée le submergea de plaisir, nichant son corps au creux d'une douce et chaude poche de sable. Pouvait-on lui reprocher d'être dans tous ses états à la suite d'une invitation au cercle des officiers ? Que pouvait-elle faire d'autre dans ce village perdu ? Tout blessé qu'il avait été par une telle légèreté, force était de reconnaître que c'était cette légèreté qui faisait son charme.

« Ce qui fait son charme », se répéta-t-il.

Il était allongé paupières closes dans l'ombre, ce qui ne l'empêchait pas de percevoir très distinctement le matin, marée blonde et chaude, qui gagnait en hauteur, le long des énormes marronniers. Il se rappela qu'elle avait parlé de lui à sa sœur, il la revoyait qui le tenait par la main ; et sur le coup son absence ne fut qu'un tendre regret qui l'enveloppait, conjointement avec la chaleur qui montait petit à petit. Oui, ils se ressemblaient beaucoup par ce côté inconsidéré. La vie

dans un sanatorium est une sorte de pause dans une serre où l'on est coupé de la vie réelle. Et il le leur avait avoué la veille au soir, il ne désirait pas rentrer chez lui. Il lui semblait bien qu'il ne pourrait trouver aucune raison pour se convaincre qu'il avait une maison quelque part et que tôt ou tard il lui faudrait y retourner.

Il était citoyen du monde, de ce monde que les gens de l'après-guerre allaient tout de même construire et que lui aussi, quand il serait prêt, aiderait à créer. Il savait quelle différence de taille séparait les deux hommes, celui qui était seul avec ses pensées et celui qui se promenait à son côté. Pour un peu, il ne se serait pas reconnu. Ainsi, là-bas, volubilité et optimisme naissaient au fur et à mesure, c'était plus fort que lui. Une énergie échappant à tout contrôle. Peut-être ces derniers jours s'était-il justement retenu de crainte que cette onde de vie n'allât submerger *le reste* pour toujours. Cependant, il faudrait laisser les deux moi s'affronter, et que l'emporte le plus vigoureux ! En pensant à elle, il crut devenir lequel ce serait ; mais comment se rapprocher d'elle sans renier son univers ? Elle devrait tout savoir de lui et l'accepter comme si elle avait tout vécu avec lui et, ce faisant, rester intacte, une terre en friche en somme, prête à recevoir n'importe quelle semence. Il l'en estimait capable, avec son caractère insolite. Pour sûr, il exigeait trop, mais, d'un autre côté, n'était-il pas vrai que la trace laissée sur le lit quand elle le massait se creusait ? Certes, l'empreinte de son corps n'avait grandi que dans son souvenir, pourtant cette image était marquée du sceau de l'expérience. Et il était persuadé que ce qu'il pressentait physiquement avec tant de clarté se réalisait toujours. Le processus, vaille que vaille, suscita de nouveau la sensation qu'il était allongé seul dans cette cavité, sur une grève qui lui était familière. Car il n'y avait que les images d'une plage de galets pour adresser à sa conscience, vivante, la vision de son pays natal. Ce morceau de côte de

Barkovlje à Miramare. Skojera, par-delà le petit port de Kon-tovel. La baie de Miramare sous le château. Grljan tout entier dans les feux blancs du soleil d'août. Là-bas jadis, Tatjana avait enfoui ses membres couleur de chocolat dans le sable de Grljan. Voilà ce qu'il voulait dire : même si sa raison savait que c'était lui qui était autrefois avec Tatjana à Grljan, il était presque aussi incontestable que ce n'était pas lui. Il y avait lui avant l'Allemagne et lui après l'Allemagne – qui sait si les deux versants se rencontreraient un jour ?

« Ces réflexions sont malsaines, mieux vaut la compagnie d'Arlette », trancha-t-il, même s'il était persuadé qu'elle ne pensait absolument pas à lui ; à cause de sa démarche et de son rythme inhabituel qui pénètre le sang ; à cause des deux fruits lourds qui croissent sur une branche très fine, à ceci près que deux poires juteuses par exemple courbent leur branche et que son maintien à elle restait rigide quoique plaisant. C'est vrai, une poitrine particulière, une démarche particulière, des mains d'enfant particulières aussi. Et particuliers aussi ses mots.

Il se soutint la tête de ses mains.

« Je l'ai déjà dans la peau », poursuivit-il ; et le constat ne lui déplut pas. À vrai dire, il avait perpétuellement envie de se lever et de sortir de sa chambre devenue soudain trop exigüe. Et s'il demandait une permission à la doctoresse, histoire de partir une journée ?

Il se redressa sur son séant. Très bien, mais on ne peut aller en ville les mains vides.

Il se leva.

Il entra dans la chambre et ouvrit l'armoire blanche.

Les étagères du haut étaient vides ; au milieu, une petite valise ; en bas, des bottes bien rangées, côte à côte, au « garde-à-vous ». À croire qu'il y avait seulement une minute un soldat allemand les chaussait encore, avant de s'enfuir au battement de la porte.

Il tendit la main, souleva les bottes, s'imaginant tenir les chaussures d'un homme qu'il aurait tué et caché là.

Il les fit tourner dans l'air.

Elles étaient presque bonnes. Tige s'ouvrant en corolle, cuir clair et en excellent état; les pieds n'étaient pas fameux, mais si on les coupait, il restait encore tout ce précieux cuir. Il les replaça en bas de l'armoire et, de sa main gauche, s'essuya machinalement les doigts qui avaient touché le cuir. C'est alors qu'il remarqua la couverture grise sur l'étagère. Oui, il emporterait aussi la couverture, même si elle sentait la paille dans laquelle ils avaient couché, quand le camion les menait vers la frontière hollandaise. Cette couverture, c'était une partie de lui-même. Mais quoi, il en tirerait peut-être quelque chose.

C'était dit, il la vendrait également; tout en refermant l'armoire, il eut l'impression d'avoir une fois de plus décidé de négocier un être vivant et il se sentit soulagé quand elle fut refermée; dépouillée de ces sombres objets, la chambre était plus simple, meilleure; bien rangée et blanche, avec un lavabo en porcelaine blanche, un lit blanc, une table blanche, une armoire blanche qui du reste était si lisse qu'on l'aurait crue en émail.